



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU



XXVI

LA CHAMBRE DE MISERICORDE

La prison du saint office de Séville était située dans la rue qui se nomme aujourd'hui rue de la Constitution ; elle s'appelait alors rue de l'Inquisition.

Dans toutes les grandes villes d'Espagne, il y avait une rue qui portait ce nom, et un édifice appelé *Palais de l'inquisition*.

A Séville, le palais de l'inquisition était un grand monument carré flanqué de quatre tourelles, construit en briques rouges et recouvert en ardoise. Sur la façade extérieure, on voyait une multitude de fenêtres régulièrement percées. Ces fenêtres n'avaient point de volets extérieurs, mais chacune d'elles était masquée jusqu'à son sommet, et même un peu plus haut, par un mur qui s'élevait en angle droit, à peu près de la même manière que les clôtures de planches qu'on met aux fenêtres dans les maisons de fous ; en sorte que, des habitations voisines, l'œil ne pouvait aucunement plonger dans l'intérieur du palais, et que ceux qui l'habitaient ne pouvaient non plus voir à l'extérieur autre chose qu'un fragment du ciel de la dimension de l'étroite ouverture qui leur laissait arriver d'en haut une rare et faible lumière.

Dans le palais de l'inquisition se trouvaient à la fois la salle du tribunal, le greffe, les chambres du tourment, les chambres de miséricorde, les chambres de pénitence et les cachots : prisons diverses dans lesquelles on classait les prévenus, suivant ce qu'on espérait d'eux et le sort qu'on leur réservait.

Un accusé très riche allait d'abord habiter la chambre de miséricorde. L'inquisition, douce vipère, le convertissait au point que, dans un entier détachement des biens de ce monde, il faisait au saint office un don volontaire de sa fortune, et sortait, après quelques mois de reclusion, pauvre comme Job, mais riche des dons de la grâce, et marchant tout droit et sans broncher dans le chemin du ciel.

D'autres fois on confiait à la chambre de pénitence, que nous décrirons plus



Qu'ai-je fait pour me trouver en prison ?

ard, le soin d'une conversion rebelle. Enfin, en désespoir de cause, on avait recours aux cachots, à la torture, à la mort.

Les chambres de pénitence étaient construites sous les toits, dans les tourelles ; celles dites de miséricorde occupaient, avec la salle du tribunal, le premier étage ; au rez-de-chaussée étaient le greffe et les habitations des employés subalternes du tribunal.

Les cachots et les chambres du tourment se trouvaient sous terre, ainsi que le lecteur le sait déjà.

Il était environ deux heures du matin. Les illuminations de la fête qui avait eu lieu dans la journée s'étaient lentement éteintes une à une. Aux danses et aux chants de joie avaient succédé un profond silence. Les rues étaient entiè-

rement désertes, et quelques rares lumières qui brûlaient encore de loin en loin à l'intérieur des maisons, témoignaient seules que la cité, éveillée plus longtemps que de coutume, n'était pas entièrement endormie.

Une fiftière fermée sortit de l'hôtel du duc de Mondejar, longeant la rue de l'Inquisition qui en était peu éloignée, et ne s'arrêta que devant le palais.

Un des valets de pied qui accompagnaient la litière souleva le lourd marteau de la porte. Le concierge ouvrit. Aussitôt le valet de pied lui dit quelques mots à voix basse. Ces deux hommes s'approchèrent ensemble de la litière, et enlevant dans leurs bras une jeune fille évanouie, ils la transportèrent au premier étage dans une des chambres de miséricorde. Là, ils la déposèrent sur un lit, et le valet de pied se retira.

Le concierge alors ferma soigneusement la porte de la chambre et redescendit.

— Teresa, dit-il à sa femme, monte voir ce que devient cette senora, qui paraît plus morte que vive.

Teresa obéit; elle monta à la chambre où on avait déposé la jeune fille, qui ne donnait encore aucun signe de vie.

La femme du concierge, créature bornée et presque idiote, s'assit auprès d'elle en silence, attendant qu'il plût à Dieu de la rappeler à la vie.

Pendant ce spasme, qui durait depuis près de trois heures, parut enfin arriver à son terme. La prisonnière fit un mouvement, étendit les bras comme quelqu'un qui sort d'un profond sommeil, rouvrit lentement les yeux, et se soulevant sur un coude, elle parcourut la chambre d'un œil étonné, mais sans pouvoir en reconnaître les meubles ni la disposition.

Le lit en tombeau sur lequel elle était couchée avait un grand ciel carré garni de rideaux de cotonnade blanche. Un crucifix d'ivoire se détachait du mur sur une croix d'ébène; quelques sièges commodes, mais simples, un bahut sculpté, une table aux pieds tors et une natte de sparterie de la Manche composaient l'ameublement. Quelques livres étaient rangés sur une étagère d'ébène, au-dessus d'un prie-Dieu du même bois, et des fleurs cueillies de la veille remplissaient un grand vase de terre poreuse et rosée, appelée *alcarraza de Valencia*, placé au milieu de la table. En outre, on pouvait remarquer çà et là quelques petits meubles à l'usage des femmes de ce temps-là : petits riens charmants et commodes qui, à toutes les époques, sont comme les jouets de ces grands enfants, et qu'elles préfèrent souvent aux choses les plus utiles.

Ces détails échappèrent à la jeune fille; elle ne fut frappée que de l'ensemble et de l'aspect de cette chambre, étrangère pour elle, car sa pensée n'était pas encore redevenue claire et distincte.

— Juana? fit-elle d'une voix triste et douce.

— Je ne m'appelle pas Juana, répondit l'espèce d'idiote qui était assise à son chevet; je m'appelle Teresa.

La jeune fille regarda alors cette femme, et ne reconnaissant pas son visage, elle poussa un cri de terreur.

— Où suis-je donc? s'écria-t-elle tout à coup d'une voix pleine d'angoisse.

— En prison, répondit la stupide créature.

— En prison! en prison, dites vous! mais qu'ai-je fait pour me trouver en prison?

— Je ne sais pas, moi; ça ne me regarde pas.

— Oh! oh! mon Dieu! fit la jeune fille en passant les mains sur son front

comme quelqu'un qui cherche à se souvenir; qu'est-il donc arrivé aujourd'hui et pourquoi suis-je ici maintenant? Ah! oui, oui, je me souviens; je suis sortie ce soir de la maison de Juana; on dansait dans les rues... tout le monde était content!... Moi j'étais accablée de désespoir!... J'avais vu mon père mourant, et je ne pouvais rien pour lui; rien! rien! répéta-t-elle avec une amertume désespérée... J'ai voulu essayer pourtant, je me suis présentée à ses amis... à ceux qu'il appelait ses amis!!! Je les ai surpris au milieu de l'ivresse d'une fête... je suis tout à coup apparue au milieu d'eux avec mon deuil et ma tristesse... J'ai prié et pleuré, demandant à grands cris qu'on me rendit mon père, ils ne m'ont pas écoutée. Et là, caché comme un traître, le grand inquisiteur épiait mes paroles! Puis ils m'ont livrée au bourreau comme des infâmes; et dans la maison de ce noble duc, je n'ai même pas eu la sauvegarde de l'hospitalité.

— Oui! oui, c'est bien cela, poursuivit-elle en se rappelant peu à peu chacun des incidents de la soirée, le duc de Mondejar a généreusement payé de ma vie un sourire de Pierre Arbues.

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle tout à coup en s'adressant à la femme du concierge.

— Je ne sais pas, senora, mais il y a bien longtemps qu'il est nuit; je dormais quand vous êtes arrivée, car j'étais bien lasse; c'était aujourd'hui fête, et il nous est venu tant de prisonniers!

— Jour de fête, en effet, dit la jeune fille avec ironie; fête mémorable! glorieusement terminée par une infâme trahison. Dolores Argoso était une victime digne d'être sacrifiée au dieu qui présidait à cette solennité!...

Dolores ne se trompait pas: la plus lâche perfidie l'avait en effet livrée au pouvoir de l'inquisiteur.

On se souvient de l'ordre donné par le duc de Mondejar à ses gens de la reconduire chez elle. Cet ordre, donné à haute voix, n'était destiné qu'à abuser l'assemblée.

Pendant le peu d'instants où il avait quitté la salle, le noble duc, ayant parfaitement compris, sur un simple signe, la volonté de l'inquisiteur, avait donné de nouvelles instructions à ses valets, familiers de bas étage, et la fille du gouverneur fut immédiatement transportée au palais de l'inquisition.

Au lieu de la défendre en vrai chevalier, le duc venait de la livrer au saint office; et pourtant le duc de Mondejar n'était ni un lâche soldat, ni un méchant seigneur, ni un ami déloyal: c'était tout simplement un homme qui avait peur du *quemadero*.

Mais qui pourrait exprimer la profonde horreur de la fiancée d'Estevan, de cette noble et loyale jeune fille qui se serait dévouée jusqu'au martyre plutôt que de trahir un ami? qui pourrait peindre cette douleur amère, profonde, déchirante, en présence d'une si odieuse trahison?

Son premier mouvement fut une généreuse colère, une hautaine indignation; dans la noblesse et la dignité de son âme, elle se raidissait contre toute injustice et toute déloyauté; mais, peu à peu, cette exaltation d'un juste orgueil passée, la sensibilité, faculté d'autant plus douloureuse chez les femmes fières et passionnées, qu'elle est unie chez elles à la faiblesse physique, qui le plus souvent les condamne à l'inertie; la sensibilité reprenant le dessus, la rendit tout entière au sentiment de ses maux, et elle envisagea sa nouvelle position avec un effroi mortel.

La geôlière, à moitié endormie, fermait ses yeux hébétés, sans plus s'in-

quiéter de la prisonnière que si elle n'eût pas existé. Cet être inintelligent n'avait pas la moindre perception des douleurs morales.

Dolores resta quelques instants anéantie sous le poids d'une affreuse certitude ; elle n'était plus libre !

Morne, la tête penchée sur sa poitrine, elle s'abîma dans cette pensée désolante. Puis, par un retour soudain de désespoir insensé, elle poussa de grands cris déchirants et des sanglots convulsifs.

La gardienne, éveillée en sursaut, se leva alors, épouvantée de cette douleur navrante.

— Senora, dit-elle, ne criez pas si fort ; vous n'êtes pas si malheureuse, on vous a donné la plus jolie chambre du palais de l'inquisition.

A ce nom redouté, la fille du gouverneur bondit convulsivement sur sa couche, et ses sanglots se calmèrent. Sa terreur était devenue si grande, qu'elle n'osa même plus gémir ni se plaindre.

Le souvenir de son père qu'elle avait vu la veille, de son père qu'on avait brisé, tué, sans le faire mourir, s'était dressé devant elle dans toute son horreur. Peut-être lui réservait-on la même torture, et la mort serait le terme de leurs souffrances.

Au milieu de ses cruelles appréhensions, une seule idée fut pour elle douce et consolante, elle mourrait martyre de son dévouement filial.

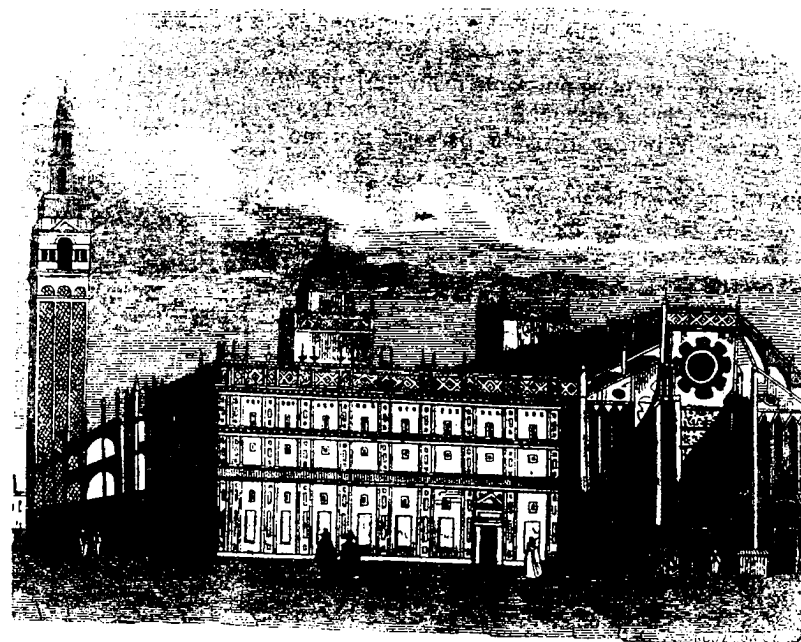
La pieuse et magnanime résignation de cette âme vraiment chrétienne l'emporta alors sur ses terreurs mortelles. Dégagée des préoccupations terrestres, elle s'éleva plus haut, jusqu'à cette espérance sublime, héritage de l'Homme-Dieu, éternel consolateur de ceux qui souffrent. Elle avait dit comme le Christ, en buvant son amer calice : « Mon père, que votre volonté soit faite ! » et la mort ne l'épouvanta plus ; elle allait la recevoir comme un gage de l'éternelle vie.

Son beau visage, naguère si pâle, s'illumina soudain d'un rayonnement céleste. De ses grands yeux si ardents et si doux, une flamme divine semblait jaillir, et ses deux mains blanches et diaphanes, réunies sur son sein, lui donnaient l'aspect d'une de ces vierges héroïques qui, à Rome, mouraient pour la foi de Jésus-Christ.

— Senora, dit tout à coup la geôlière, puisque vous n'êtes pas morte, vous n'avez pas besoin de moi, je vais aller dormir.

Elle sortit.

Dolores ne l'avait pas entendue : son esprit planait dans des régions supérieures, et ses lèvres frémissantes murmuraient tout bas une prière à celui qui vint sur la terre pour prier, pour souffrir et pour mourir.



XXVII

EL SANTO

Les cloches de la vieille cathédrale de Séville sonnaient à grandes volées entrecoupées d'un carillon monotone, pour annoncer à la population que la grand'messe allait commencer. Cette messe, à laquelle devait officier monseigneur l'archevêque de Séville, était un des nombreux épisodes de la grande fête donnée à l'occasion de l'auto-da-fé royal, dont la veille, à la soirée du comte de Mondejar, le jeune don Carlos de Herrera s'entretenait avec tant de complaisance.

C'était une brillante solennité religieuse, car, après l'Évangile, monseigneur Pierre Arbues devait, de sa main inquisitoriale, donner le *santo* à un grand nombre de personnes, qui, sans distinction de rangs, agenouillées devant lui, allaient être enrôlées dans la sainte milice du Christ¹.

¹ Lorsque l'inquisition faisait une journée de familiers, ce qui lui arrivait presque tous les ans, quelques jours avant tous les auto-da-fé solennels, le grand inquisiteur, revêtu de tous ses ornements pontificaux, et après une messe chantée et un long sermon d'à-propos, exhortait les pos-

Sublime égalité, vraiment ! manants et gentilshommes allaient être marqués du même sceau, assujettis aux mêmes devoirs, appelés du même nom : *soldat du Christ*.

L'inquisition, en passant sa puissante main sur leurs têtes, les abaissait tous au même niveau ; elle les marquait de son stigmat sans distinction de rang ni d'âge, comme le berger dans la bergerie marque indistinctement son bétail.

La vieille basilique au large pourtour, dont la haute nef séparée par quatre colonnes ressemblait à une forêt de granit, avait revêtu ses ornements les plus pompeux. Des milliers de cierges rangés en ordre autour de l'autel, jusqu'à la voûte, ruisselaient en gerbes de lumière dans l'enceinte sacrée. L'ombre gigantesque des colonnes marquait de grandes raies noires les dalles du sol, d'un marbre blanc et mat ; à travers les innombrables vitraux de mille couleurs, la lumière extérieure arrivait si faible et si assombrie, qu'elle pâlisait entièrement devant l'éblouissante clarté qui régnait dans le haut de l'église.

Dans le chœur, derrière le maître-autel, de larges stalles de chêne, sculptées et soigneusement polies, étaient déjà occupées par les chanoines de la cathédrale, appartenant presque tous à l'ordre de saint Dominique.

Au milieu du maître-autel, un grand ostensor d'or massif semblait darder ses rayons étincelants de pierreries, et, en fascinant les yeux, protéger le Dieu qu'il renfermait contre les regards profanes.

L'or, les diamants et le cristal étaient partout répandus à profusion comme dans un conte des *Mille et une Nuits*. Les candélabres étaient d'or massif ; le tabernacle d'or, le calice d'or, les burettes d'or ; les anges qui, aux deux côtés du maître-autel, se voilaient la face de leurs ailes, étaient d'or.

De grandes statues d'argent, représentant les divers saints qu'honore l'Espagne, ornaient, tout autour de l'église, d'innombrables chapelles élevées dans les enfoncements des colonnes. Il y avait là plus de richesses que dans l'ancien tabernacle des juifs ; seulement, la nation juive tout entière n'avait qu'une seule arche d'alliance, tandis que l'Espagne avait des centaines d'églises ou de chapelles où venaient s'entasser, sous différentes formes, les richesses du nouveau monde.

C'était un spectacle vraiment féérique, et très propre à exalter l'imagination du peuple : ce pauvre peuple qu'on rassasiait d'encens, de lumière et de musique, pour lui faire oublier son esclavage et sa misère.

Aussi le voyait-on accourir en foule et se presser aux avenues de l'église chaque fois qu'une cérémonie religieuse était offerte en pâture à sa poétique paresse, à son besoin incessant d'émotions, à son ardente et puérile curiosité.

Voyez-vous déjà dans la basilique ces manolas agenouillées sur leurs talons, drapées dans leurs larges mantilles noires ? Voyez-vous comme elles se frappent le sein à plusieurs reprises, en égrenant d'une main presque convulsive le chapelet luisant qui pend à leur ceinture ? Remarquez tous ces petits pieds andalous qui s'échappent de dessous la courte basquine, et ces mains frêles et brunes, mais si gracieuses, et ces yeux noirs et brillants comme de

talants à bien servir le saint office, et recevait l'abominable serment que l'auteur donne dans ce chapitre. Chaque nouveau familier recevait un parchemin renfermant les paroles sacramentelles et la description exacte des signes et des atouchements au moyen desquels il devait reconnaître tous les agents du saint office et en être reconnu. Ces signes, ces paroles et ces atouchements constituaient *el santo*, ou mot d'ordre de la milice du Christ.

fémail à travers le réseau transparent de la dentelle qui leur couvre le visage.

N'y a-t-il pas un contraste bizarre et mystique entre cette immense cathédrale resplendissante comme une salle de bal, et ces femmes en deuil humblement agenouillées ? Ces femmes, de nature si riieuse et si folle, qui, dans ce lieu, ressemblent maintenant à des âmes en peine priant d'en bas qu'on les laisse arriver jusqu'à ces radieuses merveilles qui brillent sur leurs têtes ?

Voyez-vous encore au fond de l'église, dans une immense tribune, ces hommes qui prient à voix basse d'un air contrit et humilié ? Ils ont laissé à la porte leur amour du plaisir et de la danse ; ils s'inclinent dans des sentiments de componction devant la majesté du Dieu vivant qu'on a revêtu d'une magnificence mondaine !

On les a accoutumés à n'adorer que la matière : la Divinité, pour eux, c'est un autel de marbre et d'or.

Puis enfin, à la grande porte, admirez cette foule compacte de mendiants et de Gitanos qui se pressent et se heurtent pour entrer. C'est leur spectacle à eux, cette messe musicale et parfumée. Allons, ouvrez donc la porte à deux battants ! laissez entrer ce peuple en guenilles ; laissez-lui respirer à pleine poitrine l'odeur enivrante de l'encens ; laissez-le rassasier ses yeux de toute cette magnificence ! c'est son pain à lui, qui ce soir ira dormir à jeun dans son manteau troué sur une pierre glacée ; laissez, laissez entrer tous ces gens-là, qui n'ont d'autre toit que la voûte céleste ; il leur faut aussi leur part des jouissances et des biens de ce monde, et le temple de Dieu est le salon du pauvre !...

Mais silence ! que chacun maintenant se tienne tranquille à la place qu'il a pu obtenir. Voici l'heure du recueillement et de la prière, le prêtre est au pied de l'autel.

C'était, avons-nous dit, monseigneur l'archevêque de Séville.

Deux diacres en chape brodée se tenaient debout à ses côtés.

À la droite de l'autel, dans l'abside, monseigneur Arbues, revêtu de la robe violette qu'il portait aux grandes cérémonies, siégeait au milieu d'un trône d'or et de velours posé sur douze marches recouvertes d'un riche tapis, qui l'élevaient de quelques pieds au-dessus de l'ostensor, en sorte que le représentant de Dieu trônait plus haut que son maître !.

À la droite du trône, et deux marches plus bas, était le fauteuil de l'archevêque.

De l'autre côté, un fauteuil pareil était occupé par José, aumônier et favori de Son Éminence.

Un grand nombre de prêtres et de moines en chasubles blanches, jaunes ou brodées, rehaussaient encore l'éclat de cette solennité, et un grand manteau brodé d'or, d'une lourdeur effroyable, couvrait les épaules de l'officiant.

Non loin du maître-autel, dans des stalles particulières, des dames et des seigneurs occupaient des places réservées.

¹ Dans toutes les solennités où un inquisiteur se trouvait en présence du roi ou de Dieu, l'inquisiteur avait le pas. Dans les grands auto-da-fé, le trône des inquisiteurs était toujours plus élevé que celui du roi ; à l'église, le trône inquisitorial était toujours à la droite du saint sacrement et beaucoup plus haut. L'inquisiteur Tabera fit languir deux ans, dans les prisons du saint office, l'archiprêtre de la cathédrale de Malaga, sous l'accusation d'irrévérence envers le saint office, parce que cet ecclésiastique, qui portait le saint viatique à un moribond, ne s'était pas arrêté pour le laisser passer, lui inquisiteur. (Des droits des inquisiteurs vis-à-vis des autres membres du clergé.)

Bientôt, un grand concert de voix graves, rauques, rudes à l'oreille, mais d'une justesse parfaite, s'éleva jusqu'aux voûtes de la cathédrale. Ce plainchant, dont la monotonie ne permet jamais à la voix de s'échauffer du feu de la passion, cet ensemble de notes de poitrine méthodiquement chantées sans art et sans entraînement, avait quelque chose de saisissant et de lugubre qui enveloppait l'âme comme dans un suaire. Il y avait désaccord entre les joyeuses magnificences de l'autel et cette glaciale et sombre harmonie. Il manquait là la divine mélodie des Italiens, ces voix ravissantes et sonores qui ajoutent un prestige si divin à la pompe théâtrale des cérémonies du culte romain.

Toutefois, le peuple espagnol, peu sensible, ou pour mieux dire peu accoutumé à la musique savante, repaissait avec délices ses yeux au défaut de ses oreilles, et le recueillement le plus complet régnait parmi cette foule agouillée.

Mais bientôt un grand mouvement se fit dans l'église : tout le monde se leva debout en traçant du pouce un signe de croix sur son front, sur sa bouche et sur sa poitrine.

On était à l'Évangile de la messe.

L'archevêque le lut lentement, puis il alla s'asseoir auprès du grand inquisiteur, sur le fauteuil qui lui était destiné.

Les deux diacres se tinrent au bas du trône.

Alors, une large voie s'ouvrit dans la foule, et vous eussiez vu s'avancer au milieu d'elle, sans obstacle, un groupe de gens de toute espèce, qui tous aspiraient au même honneur ; ce groupe se dirigea vers le trône de l'inquisiteur.

Puis, vers le bas, un peu en dehors de la nef, parmi la populace qui n'avait pu entrer ou se placer convenablement pour bien voir tout à son aise la cérémonie del santo, vous eussiez ouï les dialogues les plus étranges.

— Virgen santísima ! disait un vieux Gitano à la barbe blanche : voyez-vous ce mécréant de Juanito, comme il avance rapidement sa fortune ? La société de la Garduna n'a pas voulu de lui pour en faire même un gancho, tant il est bête et paresseux, et voilà qu'il a réussi à s'enrôler dans la milice du Christ.

— Bien vrai, tío ? s'écria une jeune danseuse de castagnettes, aussi brune qu'une olive en novembre ; bien vrai ? Juanito va recevoir le santo avec tous ces beaux seigneurs empanachés que voilà ?

— Pourquoi pas, Conchica ? répliqua le vieux Gitano ; n'est-il pas le fils du bon Dieu comme tous ces beaux seigneurs que Dieu garde ?

— Tiens ! tiens ! dit un autre, voilà Ramon Zocato³ ; il paraît qu'il a fait son temps à Melilla⁴, puisque le voilà.

— Où donc ça ? demanda un quatrième interlocuteur.

— Là-bas, tenez, ce jeune homme à la veste orange, à côté de Son Excellence monseigneur le marquis de la Ronca, qui s'avance aussi pour recevoir el santo.

— Combien sont-ils ? demanda la Gitana.

— Ils sont trop pour les compter, répondit le vieillard ? Santa Maria, quelle recrue !

¹ Tío, oncle. C'est ainsi que les gens du peuple se désignent entre eux.

² Marie de la Conception.

³ Zocato, gaucher.

⁴ Melilla est un petit port d'Afrique qui appartient aux Espagnols ; c'est le bagne : les condamnés à plus de dix ans vont subir leur condamnation.

— Ceux-là sont comme les soldats du pape, fit une vieille femme en grommelant, ils ne marchent jamais au grand soleil.

— Qu'est-ce que c'est que le pape ? demanda la Gitanilla.

— C'est le majordome de monseigneur le grand inquisiteur, répondit la vieille femme, qui n'avait pas une idée plus précise ni plus haute du vicaire de Jésus-Christ.

— Taisez-vous, femmes, s'écria un vieux soldat des campagnes de Flandre, vous avez la langue trop longue, et quand on touche au feu on s'y brûle.

— Otez donc un peu votre casque que je voie, señor caballero, dit un jeune garçon de quinze ans qui n'arrivait pas à l'épaule du soldat.

— Tu en verras toujours assez, gandul¹, répondit celui-ci.

Pendant ce temps, les aspirants au santo s'étaient avancés jusqu'au pied du trône du grand inquisiteur. Et dans la tribune du duc de Mondejar, avait lieu une scène très animée, quoiqu'elle se passât à voix basse, et que les divers acteurs de cette scène eussent tout l'art voulu pour garder un visage impassible au milieu d'une altercation très vive, et pour se grimer de telle sorte, que personne ne pût comprendre l'objet de ces paroles brèves, incisives, rapides, échangées entre eux à voix basse.

Ils étaient au nombre de quatre : le duc de Médina-Coeli, le comte duc de Mondejar, la jeune Isabelle, fille du comte, et don Carlos de Herrera.

On se souvient que ce dernier avait été assigné, par monseigneur Pierre Arbues, à comparaitre ce jour même devant lui, afin de recevoir el santo et de prêter serment entre ses mains. On se souvient aussi que don Carlos, d'abord très enflammé pour la cause de l'inquisition, comme un jeune homme amoureux l'est d'ordinaire pour tout ce qui peut seconder ses amours, avait sollicité l'honneur de faire partie de la milice sacrée ; et que cependant cette âme jeune et ardente, ramenée au sentiment du véritable honneur par la noble indignation du jeune seigneur aragonais, don Ximènes, et les sévères paroles de Rodriguez de Valero, avait reçu timidement, et avec un sentiment d'indigne honte, les avances de l'inquisiteur et ses promesses de protection. Cependant, entraîné par un ardent amour, certain que le seul moyen d'obtenir celle qu'il aimait était d'obéir aux vœux du comte de Mondejar, don Carlos était venu à la messe, incapable de résister au désir de passer quelques heures à côté d'Isabelle.

Il était venu là, à la fois combattu et entraîné ; entraîné par une passion violente, une vraie passion espagnole ; combattu par une antipathie affreuse, née de ce seul mot prononcé devant lui : « Vilain rôle pour un Castillan ! »

Ce mot-là avait fait naître dans cette âme jeune, ardente et parfois irréfléchie, un abîme de réflexions sérieuses et profondes.

Chrétien, on lui disait : « Tu seras le soldat du Christ, le champion de la foi. »

Chevalier, sa réflexion ajoutait : « Ta loyale épée de combat deviendra la servante d'une étoile et d'un bonnet carré. Tu auras vendu ta liberté, et ta conscience ne t'appartiendra plus. »

Puis, dans son inexprimable désir de devenir l'époux de celle qu'il aimait, il se disait encore à lui-même, comme pour s'encourager : « Les plus grands seigneurs de l'Espagne sont devenus familiers du saint office ; » et il se demandait aussitôt : « Ont-ils bien ou mal fait en faisant cela ? »

¹ Gandul, fainéant, flâneur, etc.

Don Carlos n'était ni assez théologien ni assez profond philosophe pour résoudre ces questions difficiles. Dans son doute, un pur instinct, l'instinct de ce qui est droit et juste, l'avertissait seul que don Ximènes avait eu raison de jeter le blâme sur sa résolution première ; car il ne pouvait se dissimuler que, familier du saint office, il faudrait obéir en aveugle, être l'instrument passif de cette chose formidable qu'on appelait l'inquisition, et il savait fort bien qu'elle n'ordonnait pas toujours des choses justes.

Il était dans ces dispositions lorsque le cortège d'aspirants au santo arriva devant le trône de l'inquisiteur.

Pierre Arbues, avec ce regard perçant qui est passé en proverbe¹, compta à vue d'œil les hommes qui étaient devant lui, et n'apercevant pas don Carlos, il tourna lentement la tête du côté de la tribune du duc de Mondejar.

En ce moment le vieux duc, poussant le jeune homme du coude, lui dit vivement :

— Eh bien ! don Carlos, est-ce ainsi que vous témoignez de votre zèle pour le service de Dieu ? Serez-vous donc le dernier à vous présenter devant monseigneur l'inquisiteur ?

— Seigneur, répondit le jeune homme d'une voix tremblante, je ne sais vraiment si je suis digne...

— Allons donc, quel étrange scrupule ! N'êtes-vous pas gentilhomme de pure race ; et jamais le moindre mélange de sang mauresque a-t-il terni votre noble écusson ?

— Jeune homme, ajouta le duc de Médina-Cœli parlant aussi bas que le permettait son organe criard, jeune homme, est-ce ainsi que vous répondez à mes bontés ?

— Et moi ? ajoutait le regard éloquent d'Isabelle, ne ferez-vous donc rien pour moi ?

Don Carlos frémissait de honte, d'irrésolution et de colère. Malgré l'amour qui lui tenait au cœur, il se maudissait intérieurement d'avoir cédé à la tentation de venir à cette cérémonie.

D'un autre côté, le duc de Médina-Cœli et son gendre, irrités de cette indécision qui pouvait les compromettre aux yeux de l'inquisition, serraient leurs poings crispés en disant tout bas.

— Eh bien ! don Carlos, allez donc prendre la place qui vous attend, ou je vous renie à tout jamais.

— Oh ! allez-y, je vous en prie, dit bien bas la fille du comte de Mondejar avec un regard suppliant.

En même temps, le duc de Médina-Cœli poussait le jeune homme par le bras.

Don Carlos, éperdu, à moitié fou, sortit en chancelant de la tribune, traversa la foule qui s'ouvrait devant lui, et arriva au pied du trône inquisitorial.

Pierre Arbues avait tout deviné ; son regard étincela de la joie du triomphe.

Don Carlos, les yeux baissés et la rougeur au front, se tint derrière les autres, le dernier de cette foule avide d'infamie inquisitoriale.

Alors José, en sa qualité d'aumônier de l'inquisiteur, se leva du fauteuil où il était assis, reçut des mains d'un diacre un paquet de feuillets imprimés, et une boîte contenant une grande quantité de plaques de métal sur lesquelles était gravé un Christ renversé entouré d'un soleil.

¹ Regard inquisiteur, pour exprimer un regard qui fouille jusqu'au fond de l'âme.

Puis, les aspirants à l'affiliation s'avancèrent l'un après l'autre, montèrent les degrés du trône, et, agenouillés aux pieds de monseigneur Arbues, ils reçurent individuellement de ses mains une de ces plaques et un imprimé que José leur présentait au fur et à mesure.

Ce papier renfermait les instructions nécessaires aux familiers pour agir en toute circonstance selon les règles ou intentions du pouvoir auquel ils s'étaient voués. La plaque de métal était une marque distinctive, un signe de ralliement et de reconnaissance qui leur servait à se reconnaître partout, et à s'unir dans un but commun, quelles que fussent du reste leurs antipathies ou leurs inimitiés particulières.

Pendant cette distribution, qui dura environ vingt minutes, l'inquisiteur n'avait cessé de diriger ses yeux, tantôt sur le jeune don Carlos qui se tenait toujours derrière les autres de l'air d'un homme vivement contrarié, tantôt vers la tribune du duc de Mondejar où celui-ci gardait une contenance assez embarrassée, tandis que le duc de Médina-Cœli dardait des regards flamboyants sur sa petite-fille, comme pour lui dire : « Voilà l'homme que vous avez choisi ! »

Quant à don Carlos, il n'osait plus tourner les yeux du côté de sa fiancée.

Mais lorsqu'il n'y eut plus personne devant lui, et qu'enfin arriva son tour de recevoir el santo, il s'avança, en chancelant comme un homme ivre, jusqu'aux pieds de monseigneur Arbues, et reçut d'une main tremblante les insignes de son nouveau titre.

— Don Carlos de Herrera, lui dit l'inquisiteur à voix basse, auriez-vous quelque chose à vous reprocher ?

Don Carlos s'inclina sans répondre ; il eût voulu être à cent pieds sous terre.

Il redescendit lentement les degrés du trône et alla se mêler à la foule des nouveaux familiers, qui s'était élargie et rangée d'elle-même en demi-cercle devant le trône inquisitorial.

Le plus grand silence régnait dans l'église.

Ce spectacle bizarre était, pour la population sévillane, palpitant d'intérêt et fécond en émotions diverses. Tous les yeux étaient invinciblement dirigés vers le maître-autel.

Monseigneur Arbues, avec sa grâce et sa majesté accoutumées, se leva de son fauteuil doré, descendit fièrement les marches du trône comme il convient à un prince de l'Église, et, suivi de José qui se tenait toujours à sa gauche, il s'arrêta devant don Carlos qui fermait le cercle à sa droite.

Don Carlos rougit et baissa les yeux ; il ne put soutenir l'éclat du regard perçant que monseigneur Arbues attachait sur lui.

Alors, de cette voix pleine, brève, impérative, qui, en certaines circonstances, savait si bien prendre le ton du commandement :

— Don Carlos de Herrera, dit le farouche dominicain, jurez-vous de vous consacrer corps et âme au service de notre très sainte religion catholique, apostolique et romaine ?

— Je le jure ! répondit d'une voix assurée le jeune seigneur castillan, ne voyant dans ce serment-là rien qui dût alarmer sa conscience de loyal chevalier.

— Jurez-vous de ne jamais prêter l'oreille aux doctrines corruptrices et empestées de ces impies du Nord qu'on appelle des philosophes et des réformateurs, et de ne les encourager en aucune manière que ce soit ?

— Je le jure ! dit encore don Carlos.

— Jurez-vous de ne donner jamais asile ni protection à un hérétique ou à un homme poursuivi comme tel par le saint tribunal de l'inquisition ?

Don Carlos leva, sans répondre, ses grands yeux effrayés sur la sévère figure de l'inquisiteur ; ce serment-là lui semblait atroce. Monseigneur Arbues fronçait le sourcil comme le Jupiter Olympien, et le jeune homme, dominé par cette superbe expression de despotisme et d'autorité, balbutia d'une voix inintelligible :

— Je le jure !

L'inquisiteur parut s'en contenter ; puis, d'un ton bref, incisif, il ajouta :

— Jurez-vous de poursuivre de la parole et du glaive tout marano, morisque, juif, chrétien judaïsant ou luthérien ; de les dénoncer au saint tribunal pour la plus grande gloire de Dieu, et de les livrer, fussent-ils vos hôtes, soit que de vos oreilles vous les ayez entendus proférer des hérésies, soit que vous les ayez vus commettre des actions indiquant qu'ils ne sont pas dans le vrai chemin du salut, soit que vous les ayez seulement soupçonnés de ne pas être attachés de cœur et d'âme à notre très sainte religion, ou que vous vous soyez aperçu qu'ils en aient négligé quelque pratique ; soit enfin que, dans leur maison, ils aient toléré quelque négligence semblable de la part d'un des leurs ?

— Monseigneur ! monseigneur ! dit tout bas le jeune chevalier dans une angoisse inexprimable, ce que vous me demandez là est d'un espion et d'un...

Le regard terrible de Pierre cloua la parole dans la gorge du jeune homme ; ses lèvres restèrent entr'ouvertes et frémissantes sur un mot achevé : on eût dit qu'il parlait bas ; mais, en effet, il n'articulait rien. C'était seulement une convulsion de la bouche.

L'inquisiteur parut s'en contenter. Il continua sur le même ton :

— Jurez-vous d'être toujours prêt à marcher pour le service de Dieu au premier appel de ses représentants, fussiez-vous auprès d'un ami mourant, fussiez-vous au chevet de votre mère agonisante ?

Les yeux du jeune homme restèrent fixes et épouvantés, et ses cheveux se dressèrent d'horreur.

— Grâce, grâce, monseigneur ! murmura-t-il d'une voix éteinte.

L'inquisiteur et José entendirent seuls ces paroles. Pierre Arbues eut l'air de ne pas comprendre. Il ajouta en appuyant sur chaque mot :

— Jurez-vous de renoncer à tous les liens d'amitié ou de famille, lorsqu'il s'agira de la cause de Dieu... et de dénoncer sans restriction vos frères, vos sœurs, votre mère, votre femme, votre père et même vos enfants, si vous veniez à découvrir en eux des sentiments contraires à notre sainte foi catholique ?

A ces dernières paroles, don Carlos rendu à lui-même par un vif sentiment d'indignation, releva fièrement la tête :

— Monseigneur, dit-il d'une voix ferme, mais sans éclat, je ne jurerai pas cela ; je ne serai pas à la fois un dénonciateur et un infâme. Tenez, ajouta-t-il avec une amère ironie, en rendant à l'inquisiteur le *santo* et le *Christ* qu'il en avait reçus, je suis indigne d'un tel honneur ; gardez cela, monseigneur, pour un plus dévoué serviteur que moi.

En même temps, il s'élança de la place où il était, traversa le cercle d'hommes qui entourait le trône, passa au milieu de la foule agenouillée, et sortit

sans se retourner, comme si, en se retournant, il eût craint de voir l'église s'écrouler sur lui.

Le duc de Mondeja et son gendre frémirent d'épouvante et de courroux. Isabelle pleurait sans comprendre ce qui venait de se passer, et la foule scandalisée attendait, la bouche béante, l'explication de cette énigme. José, seul, semblait impassible au milieu de l'effroi général : seulement, un rire imperceptible et sarcastique retroussait les commissures de ses lèvres expressives.

Monseigneur Arbues éleva vers le ciel un regard inspiré, et s'adressant à l'assemblée :

— Mes frères, dit-il, ce jeune homme était en péché mortel, il s'est fait jus-



Don Carlos de Herrera aux pieds de l'inquisiteur.

lice en se jugeant indigne de participer aujourd'hui à cette sainte cérémonie... Prions pour lui, mes frères, ajouta-t-il en s'agenouillant.

Tout le monde imita l'inquisiteur. Ils prièrent environ dix minutes, pendant lesquelles Pierre Arbues eut le temps d'imposer un frein à sa rage et de composer sa physionomie.

Lorsqu'il se releva, son visage ne portait plus la moindre trace d'émotion ni de colère ; il était digne, calme, impassible : on eût dit une tête sculptée.

Le grand inquisiteur recommença alors la formule du serment, à laquelle tout le monde répondit avec joie et sans restriction.

Ce jour-là, la milice du Christ s'enrichit de plus de deux cents membres. Le même soir, les geôles du saint office comptaient un prisonnier de plus.

XXVIII

CANDEUR ET HYPOCRISIE

Malgré les fatigues de cette longue cérémonie qui avait duré jusqu'à deux heures de l'après-midi, monseigneur Arbues, retiré dans le palais inquisitorial, ne put goûter un seul instant de repos. L'ardeur inextinguible de cette âme despotique et passionnée imposait à son corps un continuel besoin de mouvement et d'activité, une insatiabilité effrayante. Cette âme était comme le gouffre dont parle l'Écclésiaste, *jamais rassasiée*.

Les hommes ainsi faits deviennent inévitablement la providence ou le fléau de l'humanité.

Pourtant, une satisfaction intérieure se lisait sur le visage de l'inquisiteur ; la certitude que Dolores était désormais en sa puissance, imprimait à ses traits un rayonnement infernal ; et comme l'esprit des ténèbres, lorsqu'une âme pure tombe entre ses mains, il se réjouissait dans son triomphe.

José, silencieux et triste, feuilletait une Bible latine dans un coin de la chambre. Un sombre pressentiment semblait l'agiter. Il ignorait que la fille du gouverneur eût disparu de la maison de Juana : la joie de l'inquisiteur avait quelque chose de sinistre et de fatal ; José en fut épouvanté comme d'un malheur.

Pour la première fois aussi, et par un instinct secret, l'inquisiteur se sentit disposé à la défiance envers son favori ; non qu'il ne se crût très sûr de lui, mais il trouvait un charme indicible à cette satisfaction ignorée ; il avait eu tant de peine à arriver à l'accomplissement de ses vœux, qu'il lui sembla que parler de son bonheur, même à un confident intime, c'était en quelque sorte en faire évaporer la plus fine saveur ; il se tut.

Seulement, par intervalles, un sourire involontaire effleurait ses lèvres, son œil étincelait d'un éclat étrange, et une rougeur passagère illuminait ce front ordinairement si pâle.

De temps à autre, José relevait lentement ses grands yeux noirs de dessus son livre pour considérer le visage de son maître. Il voyait que ce visage trahissait des émotions inaccoutumées ; mais il n'en pouvait deviner la cause.

C'était après le dernier repas du soir. Quoiqu'il fut déjà près de minuit, Pierre Arbues ne pouvait se résoudre à reculer jusqu'au lendemain le bonheur de voir Dolores. Il attendait que José se fût retiré, et José, en vrai favori, se pressait d'autant moins de s'éloigner qu'il comprenait que sa présence contraignait monseigneur. Il mettait une persistance calculée à rester ainsi les yeux collés sur sa Bible, dont il ne lisait pas un mot.

Enfin, Pierre Arbues perdit patience, il s'approcha de lui en riant, et lui arrachant le livre des mains :

— Laisse donc cela, mon petit José, lui dit-il ; tu reprendras ta lecture une autre fois. J'ai envie de dormir, et toi aussi, je gage, car te voilà pâle comme une jeune fille le lendemain d'un bal.

Je puis cependant jurer à Votre Éminence que je ne ressens pas la moindre fatigue.

— Ton zèle est si grand, mon bon José ! Aussi j'espère bien, quand tu auras l'âge, et que la mort de monseigneur Alphonse Manrique me permettra d'aspirer au grade d'inquisiteur général, j'espère bien, dis-je, te faire nommer à ma place grand inquisiteur de Séville.

— Je n'en veux pas, s'il faut pour cela quitter Votre Éminence, répondit José avec une moue charmante.

— Pauvre enfant ! tu as raison, tu seras mieux que cela encore, et tu ne me quitteras pas ; mais, pour le moment, va dormir ; va, mon fils, nous avons besoin de réparer nos forces, afin de poursuivre nos rudes travaux apostoliques.

— Il a certainement quelque projet en tête, pensa José en se levant comme pour s'éloigner.

— L'auto-da-fé royal est proche, ajouta l'inquisiteur ; les prisons sont encombrées d'hérétiques jugés ou à juger, et il faut nous signaler en présence de notre grand roi Charles-Quint : un monarque si zélé pour la religion du royaume !

Mais en disant cela, on voyait que monseigneur Arbues parlait seulement du bout des lèvres, et que son âme était préoccupée d'autres projets.

José, doué d'une perspicacité extraordinaire, comprit que Charles-Quint était en ce moment ce qui occupait le moins l'inquisiteur ; il dissimula prudemment et dit en se frottant les yeux :

— Je crois, monseigneur, que l'envie de dormir me gagne aussi ; que Votre Éminence daigne me donner sa bénédiction, et je me retire.

Et le favori inclina sa belle tête couverte de cheveux noirs, sauf une petite place où la tonsure était à peine indiquée.

Pierre Arbues étendit sur lui ses deux mains réunies, prononça les paroles sacramentelles, puis il ajouta :

— A demain, mon enfant ; viens me voir avant l'heure de la question.

Et il s'esquiva par une porte qui conduisait dans sa chambre à coucher, et de là dans la rue par un escalier secret.

Au lieu de se retirer chez lui, José descendit l'escalier du palais ; puis, arrivé dans la cour, il se blottit derrière un grand laurier-rose et attendit.

C'était l'heure où bien souvent Pierre Arbues sortait accompagné de quatre familiers ou garde du corps des inquisiteurs, emploi que leur avait assigné Thomas de Torquemada, fondateur de la milice du Christ, dont la vie si souvent menacée, à cause de ses cruautés inouïes, avait nécessité ces précautions.

Pour l'ordinaire, José suivait l'inquisiteur dans ses pérégrinations mystérieuses. Aussi, se dit-il en lui-même en se faisant un rempart des branches touffues du laurier-rose :

— Voyons où l'on veut aller sans moi.

Il ne tarda pas à voir paraître monseigneur Arbues vêtu, par-dessus sa tunique et son scapulaire de dominicain, d'un ample manteau à l'espagnole et d'un chapeau uni à larges bords : précautions qu'il prenait d'habitude pour n'être pas reconnu.

Pierre Arbues marchait devant, les quatre familiers le suivaient à distance, prêts, au moindre signe, à défendre au péril de leur vie cette *citadelle de la foi*.

À peine la porte du palais s'était refermée sur eux, que José, qui en avait toujours une clef sur lui, l'ouvrit sans la faire crier, et se glissa comme une coulèvre à travers cette porte entrebâillée.

Alors, il vit Pierre Arbues se diriger vers la rue de l'Inquisition.

Il le suivit à pas lents, en se tenant loin des familiers, et marchant sans bruit à la faveur de ses sandales.

En moins de dix minutes, ils étaient arrivés à la porte des prisons du saint-office.

Monseigneur Arbues s'arrêta et frappa d'une manière particulière et convenue.

José s'était peu à peu rapproché de lui.

Il faisait sombre en cet endroit-là.

José se glissa doucement contre le mur, et à peine l'inquisiteur avait-il passé le seuil de la prison, que le favori entra doucement après lui, au risque d'en être aperçu.

Mais Pierre Arbues songeait bien à lui, vraiment ! Il s'élança à grands pas vers l'escalier qui conduisait au premier étage, et comme on avait l'habitude de voir partout José l'accompagner, le geôlier le laissa entrer sans obstacle ; puis il referma soigneusement sa porte, et prenant en main sa lanterne et son trousseau de clefs, il monta l'escalier en toute hâte afin d'ouvrir à monseigneur la chambre qu'il voudrait désigner, et lui donner de la lumière.

Le jeune dominicain s'assit sur un banc dans le corridor.

Les familiers étaient restés en dehors de la prison.

Quelques instants après, le geôlier redescendit, et sans s'inquiéter du jeune moine, il rentra dans sa loge où il s'étendit sur un banc de chêne pour dormir, en attendant qu'il plût à la très sainte inquisition de le réveiller de nouveau.

José alors monta à son tour, et comme il avait entendu marcher et ouvrir une porte au-dessus de sa tête, il s'arrêta au premier étage, pensant que là il découvrirait ce qu'il voulait savoir.

En effet, à peine eut-il fait quelques pas en tâtonnant dans le corridor, qu'il aperçut un rayon de lumière qui s'échappait d'une des cellules par le trou de la serrure ; en même temps il entendit deux voix auxquelles il ne pouvait se méprendre : l'une appartenait à l'inquisiteur, l'autre était celle de Dolores.

José frissonna de terreur à l'accent de cette voix bien connue. Il ne pouvait comprendre par quelle fatalité Dolores avait été arrachée à la retraite qu'il lui avait choisie.

— Je me trompe, pensait-il en lui-même ; mais ce même son de voix s'élevant en notes plus distinctes, vint de nouveau le faire tressaillir.

Saisi d'une anxiété mortelle, il essaya de voir à travers l'étroite ouverture d'où s'échappait le rayon de lumière. La clef, qui était restée en dedans, ne lui permettait pas de distinguer les objets. D'ailleurs, la lumière lui sembla être placée vis-à-vis la porte, et les voix partaient d'un point plus éloigné ; il conclut que ce devait être à sa droite, du côté où était le lit.

Dans l'impossibilité de voir, il écouta.

Voici ce qui se passait dans cette chambre :

Au moment où Pierre Arbues était entré, la fille du gouverneur était assise au bord de son lit, la tête appuyée sur ses oreillers.

Depuis son entrée dans la prison, elle n'avait pas quitté ses vêtements ; mais après une nuit et une journée entière, pleine de terreur et d'angoisses, cédant enfin à un abattement insurmontable, elle s'était légèrement endormie. Ainsi penchée sur ce lit d'une blancheur éclatante, sur lequel ses vête-

DE L'INQUISITION

ments se détachaient comme en relief, la jeune fille avait une grâce touchante et inexprimable.

Le bord de sa robe avait été chastement ramené sur ses petits pieds dont on ne voyait que les extrémités. Une de ses mains était, ainsi que le bras, serrée contre sa taille ; l'autre, jetée avec abandon sur les coussins, soutenait cette belle tête pâle et affaissée. Son front, si pur et si fier qu'il ressemblait à un beau marbre, était en ce moment d'une blancheur mate, et sillonné, vers les tempes, de veines bleues et transparentes. L'ombre de ses longs cils, qui se projetait sur ses joues fatiguées, donnait encore à ce noble visage une plus profonde expression de tristesse et de découragement. Il semblait qu'elle se fût endormie dans des pensées de mort en détournant les yeux avec dédain de ce monde où elle avait eu tant à souffrir.

En la voyant ainsi, plus belle dans son deuil qu'elle ne lui était jamais apparue aux jours de sa prospérité, le farouche inquisiteur s'arrêta ému et tremblant comme s'il eût craint de commettre un sacrilège. Une émotion inexplicable, un remords peut-être, fit chanceler cet homme indomptable qui ne reconnaissait d'autre maître que ses passions.

Il regarda autour de lui avec une espèce d'effroi, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas dans l'air des témoins invisibles prêts à l'accuser.

Le plus profond silence régnait dans la chambre, on n'entendait que la respiration égale et paisible de la jeune fille endormie.

Pierre Arbues secoua avec effort cette terreur importune qui était venue l'assaillir.

— Je suis fou ! se dit-il à lui-même.

Et il s'assit sur un fauteuil au chevet de la prisonnière



— O monseigneur ! monseigneur ! pourquoi me poursuivez-vous ainsi ? s'écria la jeune fille d'une voix entrecoupée.

C'était à ce moment que José l'avait entendue.

— Ma fille, répondit Pierre Arbues ramené à son rôle d'inquisiteur par l'effroi qu'il inspirait ; ma fille, le pasteur cherche toujours la brebis qui s'égaré jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée.

Dolores, qui s'était relevée sur son séant, regarda l'inquisiteur avec défiance, et un sourire amer effleura ses lèvres ; puis elle dit lentement :

— Le loup aussi cherche la brebis pour la dévorer.

— Dolores ! fit le digne élève de Dominique de Gusman, irrité de voir son hypocrisie échouer devant la droiture et la candeur d'un enfant ; Dolores ! je vois avec douleur votre âme aveuglée et pervertie par les abominables doctrines de la réforme. Celui qui a foi en Dieu a foi en ses ministres et vous ne croyez plus en moi.

— Soyez juste et bon comme Dieu, répondit la courageuse jeune fille. J'obéirai au serviteur lorsqu'il suivra les préceptes du maître. Mais, que me demandez-vous, monseigneur ? d'adorer la main qui, pour frapper, cherche toujours la place où se trouve une tête innocente ? Voulez-vous que je bénisse celui qui a fait de mon père, de mon noble père, un cadavre vivant.

— Pauvre insensée ! êtes-vous entrée si avant dans la voie de la perdition, que la vérité ne puisse dissiper vos profondes ténèbres ? Ignorez-vous que nous ne frappons le corps périssable qu'afin de sauver l'âme immortelle ?

— Ah ! monseigneur, si ce sont là vos moyens de sauver les âmes, croyez-moi, renoncez-y au plus vite, ils ne sont bons qu'à faire douter de la justice de Dieu !

— C'est bien cela ! c'est bien cela ! poursuivait l'inquisiteur ; toujours cette raideur et cette insubordination aux lois de l'Église, puisés dans la doctrine du moine apostat. Ne savez-vous pas, jeune fille, que Dieu a dit lui-même : « Tout arbre qui ne portera pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu ? » et qu'il a dit encore : « Chassez la brebis galeuse du troupeau ? » Voilà pourquoi la très sainte inquisition, pour obéir aux ordres de son maître, retranche tous les mauvais membres du catholicisme, dont la perversité menace d'infester la grande famille chrétienne.

— Monseigneur, le maître a dit cela ; mais il a dit encore : « N'arrachez pas l'ivraie, attendez le temps de la moisson. » Pourquoi donc employez-vous contre moi les persécutions et la violence ? pourquoi m'avez-vous ravi mon père ? que vous a-t-il fait pour le torturer ainsi ?

— Il a perverti votre âme par sa coupable tolérance. L'inquisition a fait justice en voulant le punir ; c'est par les pères que la corruption arrive aux enfants.

L'inquisiteur avait, en s'exprimant ainsi, une majesté toute biblique ; l'hypocrisie même était grandiose en lui. Sa parole sévère, son geste grave et mesuré, son accent énergique et sonore, la justesse apparente de ses arguties, avait une grande puissance de fascination ; mais Dolores, malgré sa jeunesse et son inexpérience, avait une raison trop droite pour s'en laisser convaincre.

L'usage abominable auquel Pierre Arbues employait les hautes facultés de son intelligence lui inspirait un souverain mépris, et ce sentiment se lisait sur sa mobile physionomie.

Plus elle avait peur de se trouver seule avec lui dans cette prison, où il commandait en roi.

Trop fière et trop candide pour dissimuler ses impressions, elle redoutait toutefois d'irriter encore cet homme, de qui dépendait la vie de son père ; et sur ce visage sévère où l'intolérance avait posé son masque d'airain, elle cherchait s'il n'était pas resté quelque trace de sensibilité ; si ce farouche inquisiteur, pour qui la mort d'un homme n'était qu'un jeu, n'avait pas encore au cœur quelque fibre qu'on pût faire vibrer.



José entendait au dehors toute cette conversation ; lui aussi eut peur pour Dolores. Mais comme il collait son oreille près de la serrure pour ne pas perdre une syllabe, la porte céda légèrement, et il s'aperçut qu'on avait oublié de la fermer ; alors il se recula un peu pour qu'elle ne s'écartât pas davantage, car il se réjouissait intérieurement de cette découverte.

L'inquisiteur poursuivit en se faisant une extrême violence pour demeurer calme, tandis qu'il était consumé de toutes les ardeurs de la passion :

— Qui vous a dit, mon enfant, que je n'ai pas agi ainsi vis-à-vis de vous afin de vous ramener à la vraie foi, dont vous étiez éloignée, et user ensuite de la miséricorde et de l'indulgence du bon pasteur ? Comprenez donc combien vous m'êtes chère, et que je ne veux pas vous faire de mal.

Un mouvement de lèvres presque imperceptible fut l'unique réponse de la fille du gouverneur.

— O Dolores ! poursuivait le dominicain, vous ne pouvez comprendre, vous, combien est lourde et fatigante la tâche que Dieu nous a imposée de gouverner les hommes et de les ramener dans la voie droite. Souvent notre zèle même nous attire la haine et la colère des hérétiques, et notre récompense ici-bas est de porter incessamment une lourde croix. Mais, poursuivait-il d'un ton pénétrant et hypocrite, Dieu, dans sa bonté, nous réserve parfois des consolations inespérées. Il est des âmes d'élite, la vôtre par exemple, auxquelles il nous est permis d'accorder, non-seulement une affection spirituelle, mais encore cette part d'amour terrestre qui, sans offenser la majesté jalouse de Dieu, l'honore

au contraire et le glorifie dans sa créature. Ce sont ces âmes choisies qu'il nous importe surtout d'arracher à l'erreur, car elles sont faites pour servir d'exemple aux autres ; et, pour arriver à ce but, les moyens de douceur, de tendresse et de persuasion étant les plus sûrs, notre âme s'attache tout entière, par un ardent amour, à cette conquête glorieuse. Voilà pourquoi je vous aime, Dolores, pourquoi je voudrais faire passer en vous cette tendresse profonde dont mon cœur est plein.

Pierre Arbues parlait avec onction, avec une chaleur entraînant, et la candide jeune fille ne pouvant comprendre une si profonde noirceur, douta un instant si elle ne s'était pas trop hâtée de condamner cet homme.

— Serait-il bien possible, pensa-t-elle, qu'il n'eût en vue que les intérêts de la religion ? Dans ce cas, se tromper est encore honorable.



Pierre Arbues marchait devant.

Elle cessa de considérer l'inquisiteur avec défiance ; et, le regardant de ses beaux yeux fiers et candides :

— Monseigneur, dit-elle avec noblesse, je vous crois, je veux vous croire ; quel intérêt auriez-vous à tromper une pauvre fille qui ne vous a rien fait ? Eh bien ! si vous pensez que je sois dans l'erreur, instruisez-moi, monseigneur, je serai docile et ne demande que la vérité. Je veux pratiquer avec amour la doctrine de notre divin Sauveur. Si je me suis écartée de cette voie, ramenez-moi dans le bon chemin, je vous promets de le suivre ; mais déliez mon père et rendez-moi à sa tendresse.

— Dolores ! s'écria l'inquisiteur triomphant, ma belle Dolores ! j'aime à te

voir ainsi docile et charmante : oui, je te rendrai à ton père, je te rendrai à la liberté. Oh ! quelle femme sera plus heureuse et plus aimée ! je mettrai sur toi toutes mes affections.

En parlant ainsi, le moine impudique s'était relevé ; son grand œil sombre, attaché sur la jeune fille, brillait d'un éclat flamboyant et fauve.

Par un instinct secret de pudeur alarmée, Dolores s'était laissée glisser en bas de son lit, et ses pieds s'appuyaient sur le sol.

L'inquisiteur ne parlait pas, mais sa poitrine, gonflée de désirs, se soulevait avec un souffle bruyant et terrible ; la noble candeur de cette jeune fille retenait seule encore le torrent de sa passion effrénée. Il se passait en lui un combat atroce.



Monseigneur !... dit Jose.

Pendant quelques secondes, il resta debout, épouvanté, n'osant commettre un nouveau crime. Son imagination égarée vit passer et tournoyer, comme dans un songe, toutes les victimes qu'il avait faites ; elles étaient là, devant lui, grimaçant comme des spectres en poussant des cris et des hurlements, où le mot vengeance ! vengeance ! retentissait comme le tintement d'une cloche d'alarme. Bientôt sa vue se troubla, la passion l'étreignait tout entier comme dans des tenailles ardentes ; alors, comme un homme saisi de vertige qui se jette la tête baissée dans un gouffre, l'inquisiteur tendit ses deux bras en avant.

— Monseigneur ! s'écria José en ouvrant la porte de la prison Pierre Arbues, rendu à lui-même par cette brusque apparition, releva fièrement la tête, et d'un air sombre et irrité :

— Que venez-vous faire ici ? dit-il.

— Monseigneur, je venais, comme Votre Éminence, essayer de convertir quelques hérétiques.

— Par le Christ ! êtes-vous las de vivre, que vous vous jetiez ainsi sur mon chemin ?

— Monseigneur méconnaît le zèle de son plus fidèle serviteur, répondit le favori d'un ton d'humilité railleuse ; mais le serviteur n'a rien à redouter d'un si bon maître, et José l'inquisiteur n'a pas peur de l'inquisition !.

Dolores regardait avec surprise le jeune dominicain ; mais d'un signe il lui enjoignit de ne pas le reconnaître.

— Sortez ! dit impérativement l'inquisiteur.

— Je ne sortirai qu'avec Votre Éminence, répondit le favori ; des bruits de révolte circulent dans la ville ; on parle de conspiration contre votre précieuse vie.

— Bien vrai ? fit l'inquisiteur un peu inquiet.

— Très vrai, monseigneur ; je vous accompagnerai donc, car, au besoin, cette bonne lame de Tolède pourrait défendre Votre Éminence, ajouta-t-il en montrant un poignard affilé qu'il portait sous son scapulaire ; c'est une arme excellente, monseigneur, elle ne trahira jamais son maître !

Et José caressait du revers de son pouce le tranchant de cette lame aiguë, triangulaire, brillante comme une glace polie.

— Venez donc, monseigneur, et ne craignez rien.

Pierre Arbues cédant malgré lui à l'influence de José, qu'en ce moment il détestait de tout son cœur, se rapprocha de Dolores, et lui dit doucement :

— J'espère vous retrouver demain dans des sentiments plus soumis, ma fille.

— Oh ! je vous hais ! répondit-elle en détournant la tête avec dégoût ; faites-moi mourir avec mon père, c'est la seule grâce que je veuille de vous !...

José entraîna l'inquisiteur.

— Oh ! me venger d'elle ! s'écria Pierre Arbues en serrant les dents avec rage : que ferai-je pour soumettre cet esprit indomptable ?

— Monseigneur, répondit le favori, envoyez-la à la chambre de pénitence.

¹ Quoiqu'en règle générale, tout le monde fût soumis à la juridiction des inquisiteurs, il y avait cependant une exception pour les papes, leurs légats et leurs nonces, les officiers et les familiers du saint office ; de manière que, lors même qu'ils étaient formellement dénoncés comme hérétiques, l'inquisition n'avait d'autre droit que celui de recevoir l'instruction secrète et de l'envoyer ensuite au pape. La même exception avait lieu pour les évêques ; mais les rois et les princes restaient soumis à la juridiction des inquisiteurs. (*Histoire de l'inquisition*, chapitre II, deuxième partie, *Des crimes dont prenait connaissance l'inquisition ancienne.*)

XXIX

LA TORTURE DE L'EAU

On se ferait difficilement une juste idée de la rage et du désappointement de l'inquisiteur Arbues, en voyant ses machinations les plus secrètes et les mieux ourdies déjà tuées par une fatalité inexplicable.

Malgré son faible pour José, qu'il aimait de tout l'engouement tenace des êtres sans cœur pour le jouet favori de leurs passions ou de leurs caprices, il ne lui pardonnait pas de l'avoir surpris dans la prison de Dores. Non qu'il devinât ou comprit en rien l'intérêt que son favori prenait à cette fille : rien n'est moins clair, voyant que les gens habitués à se servir de la ruse et de la feulerie, et l'inquisiteur n'avait pas la moindre arrière-pensée contre José. Il le regardait simplement comme un enfant gâté, tour à tour impudent avec le maître, ou rempli de câlineries charmantes qui faisaient pardonner son audace ; mais il ne lui venait point à la pensée que José, ce beau jeune homme, José, sa créature, pût le trahir : et il faut en convenir, le jeune dominicain lui était plus précieux encore que Dolores. Dolores excitait ses désirs, José était toujours là pour servir ses caprices, pour applaudir à ses actes les plus iniques, pour l'encourager dans le mal, lorsque son âme superbe, pliant quelquefois sous le fardeau de tant d'iniquités, il se demandait peut-être dans le secret de sa conscience, si ce même Dieu dont il profanait le nom n'aurait pas pour lui des vengeances éternelles et terribles.

Voilà pourquoi cet homme, qui parfois désespérait du ciel, qu'il s'était fermé par ses crimes, se jetait avec fureur dans les joies frénétiques de la débauche.

On se souvient que c'était jour de question. L'auto-da-fé approchait. Un grand nombre d'accusés devaient figurer dans une scène de ce long et terrible drame qui dura trois siècles.

José, avec son audace accoutumée, entra chez l'inquisiteur pendant que celui-ci était encore dans son lit, brisé d'une nuit d'insomnie.

À la vue de son favori, Pierre Arbues fronça le sourcil : le jeune dominicain ne s'en émut aucunement, et s'avancant jusqu'à la dernière marche de l'estrade qui supportait ce lit fastueux et royal :

— Votre audace est grande vraiment, fit Pierre Arbues ; après la scène de cette nuit, osez-vous encore vous présenter devant moi ?

— Monseigneur m'avait ordonné de le voir avant l'heure de la question, répondit humblement le favori.

— Je croyais José fidèle, et José ne l'est pas, répliqua l'inquisiteur, qui ne pensait pas un mot de ce qu'il disait : toute sa colère avait fondu à un sourire de cet être jeune, beau, excentrique, qui était devenu une nécessité de son existence.

— José s'est exposé au courroux de Votre Éminence pour veiller à votre sûreté ; l'humble dominicain recueille les bruits qui circulent, il voit venir l'orage et veut le conjurer : voilà tout ce dont il est coupable, monseigneur.

— Sommes-nous donc si faibles que nous devons trembler devant quel-

ques juifs et quelques marranos révoltés ? répliqua Pierre Arbues d'un air hautain.

— Monseigneur, répondit le favori. le serpent qui rampe et se traîne sur la terre mort quelquefois le lion, qui est le roi des forêts. Tout petit ennemi est à craindre, et pour le briser sûrement, il faut d'abord ne pas s'en laisser atteindre. La prudence est la mère de la sûreté. Veillons, monseigneur ; ce n'est pas le moment de nous endormir dans les plaisirs de la terre ; l'ennemi est proche, préparons-nous à le combattre.

Pierre Arbues, comme toutes les âmes ardentes et passionnées, ne se défendait pas d'un léger penchant à la superstition, maladie, du reste, fort commune au temps où il vivait. L'accent profond de José et son air convaincu produisirent sur l'inquisiteur l'effet que le favori en attendait. Entre les mains de cet enfant, le farouche Arbues devenait une cire molle.

— Dolores Argoso sera donc la seule femme qui m'aura résisté ? reprit-il bientôt avec dépit, obsédé par cette pensée.

— Dolores Argoso n'est pas une femme comme les autres, monseigneur ; elle comprend que se dévouer corps et âme pour sauver ceux qu'on aime ne les sauve pas, et qu'il vaut mieux mourir avec eux que de leur survivre.

Ceci fut dit avec un accent d'amertume qui frappa vivement l'inquisiteur ; il tressaillit involontairement comme s'il eût été remué par un souvenir terrible.

José le couvrait d'un regard profond ; il semblait savourer avec délices les tortures de cette âme qu'il dominait à son gré.

— Je suis à vous, José, dit tout à coup Pierre Arbues comme ranimé par une résolution soudaine... Allons, ajouta-t-il, il ne faut pas faire languir les tourmenteurs, ces braves auxiliaires... Combien sont-ils donc à la question aujourd'hui ?

Et comme s'il eût voulu étouffer ses angoisses et sa rage dans les horribles voluptés de la torture, il se mit à compter à haute voix les victimes qui allaient passer sous ses yeux. Tigre lancé dans le cirque, il savoura par avance les douleurs de la proie qu'il avait à dévorer.

Quelques minutes après, il était debout.

— Viens, mon fils, dit-il à José ; que notre zèle pour la cause du ciel nous console des déceptions de la terre, et nous mérite la protection de Dieu !

Lorsqu'ils arrivèrent à la prison, les corridors étaient encombrés ; deux tourmenteurs, revêtus de leur costume lugubre, fouettaient, en les chassant devant eux, six prisonniers, au nombre desquels étaient trois femmes. Une d'elles, jeune, grande et belle, quoique défigurée par les souffrances du cachot, portait, entre deux rangées de dents éclatantes, un bâillon qui l'empêchait de crier.

Ces malheureux étaient nus jusqu'à la ceinture, les femmes comme les hommes ; leurs épaules, meurtries par le fouet, étaient couvertes de taches violettes, et malgré ce supplice affreux, aucun d'eux ne proférait la plus légère plainte.

L'inquisiteur passa devant eux sans paraître ému ; José seul frissonna intérieurement d'une douloureuse pitié.

La femme bâillonnée marchait la dernière. Arrivée en face de Pierre Arbues, elle le regarda fixement, et, à défaut de la parole, ses yeux noirs, sombres et terribles, encore agrandis par la pâleur et la maigreur de son visage, ses yeux pleins de haine, de désespoir et de vengeance, s'arrêtèrent sur ceux de l'inquisiteur, comme pour lui dire :

— Ne me reconnais-tu pas ?

Pierre Arbues l'avait effectivement reconnue, malgré l'effroyable changement de ses traits.

— Françoise ! murmura-t-il à voix basse en baissant les yeux devant ce regard foudroyant.

L'abbesse des Carmélites ne pouvait parler, mais elle leva les yeux vers le ciel comme pour citer son bourreau au tribunal du grand juge.

L'inquisiteur passa, et les bourreaux poursuivirent leur cruelle exécution.

Pierre Arbues et son favori allaient avoir sous les yeux un spectacle bien autrement excitant et fertile en sensations que la misérable cérémonie du fouet !



Que Dieu vous pardonne, monseigneur !

Lorsqu'ils furent descendus dans la chambre du tourment, les sbires amenèrent devant eux une jeune et charmante femme d'une pâleur effrayante, si faible et si malade, qu'elle avait à peine la force de se soutenir ; son œil terne

¹ Toute plainte était interdite aux prisonniers de l'inquisition. Lorsqu'un malheureux faisait entendre quelque gémissement, on lui mettait un bâillon pendant plusieurs heures ; et si cela ne suffisait pas, on le fouettait cruellement le long des corridors. La punition du fouet était infligée aussi à ceux qui faisaient du bruit dans les chambrées ou qui se disputaient entre eux ; en pareil cas, toute la chambrée devenait solidaire, et on fouettait tous ceux qui la composaient, sans distinction d'âge ou de sexe, de sorte que de jeunes demoiselles, des religieuses et des dames de distinction étaient souvent dépouillées de leurs vêtements et battues impitoyablement pêle-mêle avec des jeunes gens et des vieillards. (*Histoire de l'inquisition, chapitre V, troisième partie, des Supplices, etc.*)

et éteint, d'une douceur angélique, semblait implorer et demander grâce. Lorsqu'elle fut en présence de l'inquisiteur, elle fit un effort pour joindre ses deux mains frêles et d'une blancheur presque diaphane.

— Mon enfant! murmura-t-elle d'une voix qui s'entendait à peine, tant elle arrivait péniblement à ses lèvres décolorées.

— Ma fille, dit l'inquisiteur, toujours de la voix douceuse qu'il savait prendre, votre sœur est luthérienne, et on vous accuse de l'avoir encouragée dans son apostasie.

— C'est faux! c'est faux! répondit la malheureuse avec toute l'énergie que lui laissait son état de dépérissement et de faiblesse.

— N'avez-vous rien à dire pour appuyer cette dénégation?

— Mon enfant! qu'on me rende mon enfant! répétait cette infortunée avec un accent déchirant.

Cet enfant qu'elle réclamait avec tant d'angoisses avait à peine huit jours; car cette pauvre mère, emprisonnée pendant qu'elle le portait encore dans son sein, avait été soumise à la question presque aussitôt après sa délivrance, ainsi que l'attestaient ses poignets meurtris.

Mais sous le poids d'une accusation aussi grave que celle d'avoir encouragé sa sœur qui venait d'embrasser ouvertement le luthérianisme et de passer en Allemagne, pouvait-on user de trop de rigueur?

Ni ses larmes, ni ses supplications, si touchantes qu'elles auraient attendri un rocher, n'émurent l'impitoyable Arbues. José, seul, cachait sous son impassibilité extérieure une émotion terrible et profonde. Son cœur tremblait, oppressé par une immense pitié. Il lui fallut toute la force que lui avaient donnée de longues années de dissimulation pour ne pas éclater en sanglots et en imprécations.

Arbues, au contraire, comme si la douleur et les larmes dussent être son éternel aliment, jaloux en outre de montrer son zèle pour la foi catholique en poursuivant à outrance le luthérianisme, qu'il savait être l'épouvantail de Charles-Quint, Arbues fit un signe; aussitôt les tourmenteurs saisirent leur victime.

Ils n'avaient pas besoin d'ordre pour savoir ce qu'ils en devaient faire; c'était la seconde fois qu'elle subissait la question.

Deux hommes vigoureux et robustes apportèrent un chevalet au milieu de la chambre.

Cet horrible instrument de bois, fait en forme de gouttière, assez large pour recevoir le corps d'un homme, n'avait d'autre fond qu'un bâton sur lequel le corps se courbait par l'effet d'un mécanisme, en sorte que le patient avait la tête plus basse que les pieds.

Les tourmenteurs enlevèrent la pauvre femme à moitié morte, puis ils lui lièrent les membres avec des cordes de chanvre.

La victime les laissa faire sans pousser un cri.

Mais l'inquisiteur s'étant approché d'elle pour l'engager de nouveau à confesser le crime dont on l'accusait, la malheureuse protesta de nouveau de son innocence, aussi haut que le lui permettaient ses forces épuisées.

— Impénitente! impénitente! s'écria le grand inquisiteur d'un air triste et désolé.

A ces mots, deux hommes robustes tournèrent violemment un garrot de bois qui, resserrant les cordes dont la victime était liée, la meurtrirent si vivement, que le sang rejaillit jusque sur ses bourreaux.

L'infortunée poussa un cri d'agonie, faible mais déchirant; on eût dit que toute sa puissance de souffrir était résumée dans ce cri.

Les tourmenteurs essayèrent, froidement du revers de leur large manche noire, le sang dont leur robe était tachée.

Pierre Arbues s'approcha de nouveau.

— Avouez, ma sœur, dit-il d'un ton caressant.

La pauvre femme, qui n'avait plus la force de parler, fit de la tête un signe négatif.

Dans la position où on l'avait placée, elle pouvait à peine respirer.

— Impénitente! répéta l'inquisiteur.

Les tourmenteurs collèrent alors sur le visage de la patiente un linge très fin imbibé d'eau, dont une partie fut introduite au fond de sa gorge: l'autre lui couvrait les narines; puis ils lui versèrent lentement de l'eau dans la bouche et dans le nez.

L'eau s'infiltrait goutte à goutte à travers le linge mouillé, et à mesure qu'elle s'introduisait dans la gorge et dans les fosses nasales, la victime, dont la respiration devenait de plus en plus difficile, faisait des efforts inouïs pour avaler cette eau et aspirer un peu d'air; mais, à chacun de ses efforts, qui nécessairement imprimaient à tout son corps une douloureuse convulsion, les tourmenteurs tournaient le garrot, et la corde pénétrait jusqu'aux nerfs.

C'était horrible!

José, le visage penché sur ses mains, dans l'attitude d'une profonde méditation, essuyait de ses doigts des larmes amères. Son cœur était gonflé à se briser, et lorsque parfois il relevait la tête, ses joues, à la lueur incertaine des torches qui éclairaient ce pandémonium, avaient la pâleur livide de la mort.

Pendant près d'une heure, les tourmenteurs versèrent ainsi de l'eau, goutte à goutte, dans la gorge de la patiente, la ranimant de temps à autre en serrant plus fortement les cordes autour de ses membres.

A chaque nouveau tour de garrot, cette misérable créature jetait un cri plus faible et plus plaintif. Un cri d'inexprimable agonie, où s'exhalait à chaque fois une parcelle de son âme.

Enfin, ce cri devint si faible, que le médecin de l'inquisition, qui assistait d'ordinaire à ces lugubres tragédies, s'approcha de la patiente, posa le doigt sur son pouls, et se tournant vers le grand inquisiteur:

— Monseigneur, dit-il, cette femme ne saurait en endurer davantage sans mourir!

— Qu'on la délivre, fit Pierre Arbues; la question est suspendue jusqu'à nouvel ordre!

Les tourmenteurs enlevèrent aussitôt le linge qui couvrait le visage de la torturée; mais lorsqu'ils eurent détaché un à un les liens qui entouraient ses

¹ La question de l'eau, avec les circonstances horribles que l'auteur vient de décrire, fut appliquée à dona Jeanne Bohorques, sous Philippe II. La mémoire de cette martyre fut réhabilitée dans l'auto-da-fé général qui eut lieu à Valladolid en 1554.

² La cruauté des inquisiteurs fut poussée si loin que le conseil de la Suprême (conseil royal de l'inquisition créé par Ferdinand d'Aragon) se vit forcé de leur défendre d'appliquer plus d'une fois la torture à la même personne; mais ces moines, froidement barbares, trouveront bientôt une escobarderie au moyen de laquelle ils éludèrent cette défense. Ainsi, lorsqu'ils avaient torturé un malheureux pendant longtemps, ils le renvoyaient dans les prisons en déclarant que la question était suspendue jusqu'au moment où ils jugeraient à propos de la continuer. (Histoire de l'inquisition, chap. v, troisième partie.)

membres frêles, ils s'aperçurent que ses membres avaient été coupés jusqu'à l'os, tant les cordes étaient entrées avant dans les chairs.

José s'avança alors saisi d'une horreur inexprimable, et après avoir considéré le visage de la victime :

- Monseigneur, dit-il, la question est finie, cette femme est morte.
- Croyez-vous ? demanda l'inquisiteur.

En même temps, les tourmenteurs l'ayant soulevée, et le corps reprenant sa position verticale, cette malheureuse fut prise d'un hoquet convulsif, et des flots d'un sang noir s'échappèrent de sa bouche ; puis, sans rouvrir les yeux, elle murmura tout bas une dernière fois ce mot presque inintelligible :

- Mon enfant !...

Enfin elle expira, et sa belle tête, pâle et échevelée, retomba sur le bras d'un de ses bourreaux.

- Dieu lui fasse miséricorde ! murmura Pierre Arbues.
- Monseigneur, si cette femme était innocente ? dit tout bas José.
- Dans ce cas elle est au ciel, répondit le grand inquisiteur ; pourquoi donc déplorer sa mort ?¹

Deux sbires emportèrent le cadavre, et une nouvelle victime comparut devant Son Eminence.

Celle-là était une vieille et digne femme dont la tête avait blanchi dans l'exercice de la plus sublime charité. C'était cette noble Marie de Bourgogne, surnommée *la mère des pauvres*², arrêtée le jour de l'émeute sur la déposition achetée d'un esclave qui prétendait lui avoir entendu dire :

- « Les chrétiens n'ont ni foi ni loi. »

Marie avait alors quatre-vingt-dix ans, et quoique le conseil de la Suprême défendit expressément d'appliquer la question à des personnes trop âgées³, la courageuse octogénaire avait déjà subi la torture de la corde et celle de l'eau. Il semblait qu'une force divine soutint ce corps frêle et débile qui n'avait plus que quelques jours à vivre.

¹ Les inquisiteurs, tout en convenant que la question pouvait faire périr autant d'innocents que de coupables, soutenaient qu'on devait donner la question, vu que si quelques catholiques irréprochables périssaient par elle, ils allaient droit au paradis.

(Guide de l'inquisiteur, par Ximénez Cisnéros.)

² Marie de Bourgogne avait quatre-vingt-cinq ans lorsque, dénoncée par un esclave qui prétendait lui avoir oui dire : *Les chrétiens n'ont ni foi ni loi*, elle fut arrêtée comme suspecte de judaïsme. Faute de preuves, les inquisiteurs la gardèrent cinq ans en prison, espérant pouvoir en trouver de suffisantes pour la condamner et s'emparer des grands biens qu'elle possédait. Fatigués d'attendre, les juges du saint office soumièrent plusieurs fois à la torture cette infortunée âgée de quatre-vingt-dix ans, malgré les dispositions du conseil de la Suprême, qui défendaient expressément de donner la question aux personnes âgées de plus de soixante ans. Marie supporta, sans se plaindre, toutes les tortures qu'on lui fit subir, déclarant toujours qu'elle était catholique, apostolique et romaine. Elle mourut dans sa prison en protestant de son innocence. Cependant les inquisiteurs continuèrent son procès et la condamnèrent aux flammes ; ses ossements et son effigie furent jetés au feu ; ses biens, qui étaient considérables, devinrent la proie de l'inquisition et du fisc, et ses enfants et les enfants de ses enfants furent voués à une éternelle infamie !!! Cet assassinat sacrilège fut commis par les inquisiteurs de Murcie, la même année de l'abdication de Charles-Quint, pendant le règne de l'inquisiteur Valdés. Marie de Bourgogne était surnommée *la mère des pauvres*, à cause de sa grande charité. Elle subit les *trois questions* de la corde, de l'eau et du feu. (Hist. de l'inquisition.)

³ « La torture ne pourra être appliquée, sous aucun prétexte, ni aux enfants au-dessous de l'âge de dix ans, ni aux personnes âgées de plus de soixante ans. » (Règlement de procédure, article 7 : Des cas où la question pourra être appliquée aux accusés.)



Supplice du Fouet.

Ses biens immenses avait tenté le fisc, et ne sachant de quoi l'accuser, on l'avait arrêtée comme judaïsante.

— Ma sœur, lui dit le grand inquisiteur, toujours avec une mansuétude évangélique, voulez-vous enfin confesser votre crime et en obtenir le pardon ?

— Je suis innocente ! répondit fièrement la *mère des pauvres* : adviene de moi ce que Dieu voudra.

— O sainte religion de Jésus crucifié ! s'écria le dominicain, ne parviendrons-nous donc jamais à te faire triompher sur la terre ?

Allez, dit-il aux tourmenteurs en montrant un brasier ardent qui éclairait le recoin le plus obscur de la grotte.



Ces malheureux étaient nus.

— Pierre Arbues ! s'écria la femme d'un accent inspiré, tu es maudit de ce lui qui descendit sur la terre pour bénir !

— C'est une juive ! c'est une juive ! firent les sbires et les tourmenteurs en se signant avec épouvante.

En parlant ainsi, il arrachaient un à un les vêtements de la vieille femme.

Lorsqu'elle fut presque entièrement nue, ils voulurent l'enlever dans leurs bras ; mais elle les repoussa par un geste plein de dignité.

— Je marcherai, dit-elle ; où faut-il aller ?

Les tourmenteurs désignèrent de la main le large brasier qui brûlait dans l'ombre à l'extrémité de la chambre du tourment.

Marie se dirigea d'un pas ferme de ce côté, et considéra sans pâlir ce gouffre

de feu qui semblait darder dans l'obscurité ses mille langues de flamme, comme s'il eût été avide de la pâture qu'on lui destinait.

Les tourmenteurs étendirent la patiente sur un banc de bois, à côté du brasier, et l'y attachèrent fortement avec des cordes, de telle sorte qu'il lui était impossible de faire le moindre mouvement.

Marie se laissa lier sans résistance.

Alors, imprimant au banc un mouvement de rotation, ils le placèrent de manière que l'une des extrémités, celle où reposaient les pieds de la patiente, touchait presque les charbons ardents.

Aux premières atteintes du feu, Marie de Bourgogne poussa un grand soupir, seule expression de douleur qui témoignât de ses horribles souffrances.

— Nous avons oublié quelque chose, dit tout à coup un des bourreaux en voyant les pieds de la victime devenir excessivement rouges, puis blanchir, comme un parchemin qui brûle.

— C'est vrai, dit l'autre, je n'y avais pas songé.

Il alla prendre dans un coin un petit pot de grès plein d'huile, et à l'aide d'une éponge attachée au bout d'un bâton, il en frotta les pieds de la patiente.

L'action du feu, excitée par la présence de ce corps gras, devint en quelques minutes si pénétrante, que la peau se fendit; les chairs se contractèrent, et en se retirant laissèrent à nu les nerfs, les tendons et les os.

L'inquisition était douée d'un abominable génie d'invention.

A cet incroyable supplice, Marie opposa une fermeté héroïque; et lorsque la douleur devenant intolérable lui arrachait une plainte involontaire, elle s'écriait comme le Christ agonisant :

— Mon Dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Oui, sans doute, l'inquisition avait des instruments aveugles, fanatisés, et par cela même excusables, qui ne savaient ce qu'ils faisaient. Quelle corporation religieuse et secrète n'a pas les siens? Aussi n'est-ce point eux qu'on accuse, mais bien ceux en qui réside l'esprit de la chose, mais ceux qui commandent, et prostituent une religion sainte au service des passions les plus mauvaises. Les autres ne sont que les instruments passifs de la société, inhabiles à prendre part aux succès et aux biens qui en résultent, gabions préservateurs derrière lesquels s'abritent les chefs pendant la bataille.

La pieuse exclamation de Marie était d'une martyre chrétienne, et non d'une juive: Toutefois, on prolongea son supplice aussi longtemps que le permirent ses forces épuisées.

Lorsqu'on la rapporta dans son cachot, cette chrétienne courageuse et sainte eut encore assez de force pour dire à Pierre :

— Que Dieu notre Sauveur vous pardonne comme je vous pardonne, monseigneur!...

La déposition d'un seul témoin avait fait condamner Marie de Bourgogne, et ce témoin était un esclave; mais Marie était trop riche pour trouver grâce devant le saint office.

José, brisé d'émotions, pouvait à peine se soutenir; il se pencha doucement à l'oreille de Pierre Arbues :

— Monseigneur, lui dit-il, je me sens bien malade; l'odeur de ce charbon me donne le vertige, et le cœur me manque comme si j'allais mourir.

— Il faut pourtant t'habituer à cela, répliqua Pierre Arbues; encore une seule torture et tout sera dit.

Comme il achevait ces mots, les sbires entrèrent dans la chambre du tourment

— Monseigneur!... firent-ils en hésitant.

— Eh bien! qu'y a-t-il? parlez.

— Monseigneur, la prisonnière est morte.

— Morte! répéta Pierre Arbues.

— Elle s'est coupé la gorge avec des ciseaux.

— Pourquoi les lui avoir laissés? dit sévèrement l'inquisiteur.

Puis, ce moine hypocrite ajouta d'un ton désolé: Impénitente! morte impénitente!...

Cette prisonnière, qui se nommait Jeanne Sanchez, appartenait à cet ordre, moitié laïque moitié religieux, de femmes désignées sous le nom de béates; elle avait embrassé le luthéranisme, et était morte sans y renoncer¹.

— Toute prière pour la défunte serait inutile, poursuivit l'inquisiteur en se levant, son âme appartient au démon.

Là se termina cette séance.

Pierre Arbues et son favori sortirent du palais de l'inquisition.

— Oh! fit José en aspirant avec force l'air pur du dehors, et passant ses mains sur son front comme un homme qui se réveille.

— Tu es vraiment plus délicat qu'une femme, dit Pierre Arbues d'un ton caressant.

— Non, monseigneur, j'ai bien le courage d'un homme, croyez-moi, répondit le jeune moine d'un ton sérieux.

— Nous verrons cela à l'épreuve, poursuivit l'inquisiteur.

— Oh! nous le verrons quand le temps sera venu, monseigneur; soyez-en bien sûr!...

¹ Jeanne Sanchez, de la classe des femmes que l'on appelait béates, fut condamnée au bûcher comme luthérienne. Lorsqu'elle connut sa condamnation, elle se coupa la gorge avec des ciseaux et mourut impénitente dans sa prison. Son cadavre fut brûlé à Valladolid, en 1559.



XXX

LA CHAMBRE DE PÉNITENCE

Les conseils de José n'avaient pas été perdus. Un soir, huit jours plus tard, dans une des tourelles qui formaient les quatre angles du palais de l'inquisition, la fille du gouverneur était seule, accroupie sur ses genoux.

Un petit escabeau de bois de forme ronde était posé à côté d'elle; elle y avait appuyé un de ses coudes, et de sa main pâle elle soutenait sa tête affaissée.

La cellule où se trouvait Dolores n'avait guère plus de dix pieds de diamètre. Elle était entièrement ronde, et le plafond en voûte n'offrait aux regards, ainsi que les murs, qu'une surface unie d'une blancheur mate. Une petite ouverture pratiquée dans le haut de la voussure y laissait seule arriver une lumière crue, pleine, qui, ne pouvant se diviser dans aucun angle, ne produisait pas la moindre pénombre où l'œil fatigué de cet éclat monotone pût se reposer.

Dolores, accablée d'ennui, de dégoût et de lassitude, fatiguée même du

siège unique qu'on lui avait laissé, s'était agenouillée sur le sol, essayant ainsi de vaincre, par un changement de position physique, le sombre désespoir où la plongeait l'éternelle monotonie de cet affreux séjour.

Brisée par d'incessantes épreuves, cette pauvre fille, si jeune et pourtant si forte, demandait à Dieu le courage de ne pas succomber. L'amour, ce saint aliment de l'âme, la soutenait encore de sa sublime énergie. L'amour, dont elle n'avait fait qu'entrevoir les ineffables délices, lui inspirait le désir de vivre encore pour goûter ces joies infinies, espoir de celui qui souffre et qui aime, trésor divin que le ciel partage sur la terre avec ceux qu'il destine à le posséder un jour dans toute sa plénitude.

Dans le cœur de cette courageuse fille, son amour pour Estevan ne se séparait pas de sa tendresse pour son père. Estevan n'était-il pas le fils adoptif de Manuel Argoso?

Et comme ceux qui aiment ne désespèrent jamais entièrement, il lui semblait que tant que vivrait Estevan, tout n'était pas perdu pour elle.

La nuit la surprit dans ces méditations tendres et douloureuses.

Peu à peu, la lumière verticale et fatigante qui tombait autour d'elle en rayons droits, brusques et raides, s'éteignit doucement comme une lampe où manquerait l'huile; le crépuscule se fit par degrés, comme si on eût superposé des feuilles de gaze sur l'orifice qui donnait passage à la lumière, soulageant ainsi la vue fatiguée de la captive.

Enfin il fit nuit, et Dolores ne distingua même plus les contours de sa cellule; il ne tint qu'à elle de se figurer qu'elle était au milieu d'une vaste plaine.

— Oh! quel bonheur! s'écria-t-elle en se relevant; ne plus voir ce mur tout blanc, éternellement blanc! ce mur circulaire et uniforme qui me rend aveugle.

Comme elle achevait ces mots, une vive lumière pénétra dans la cellule, et les yeux de la jeune fille, éblouis de nouveau, se fermèrent involontairement.

— C'est moi, n'ayez pas peur, dit une voix amie.

Dolores rouvrit les yeux: c'était José.

— Oh! merci! fit-elle en se jetant toute en pleurs sur le sein du jeune religieux; merci, mon bon José, d'être venu.

— Je n'ai pu venir plus tôt, répondit le dominicain; je craignais d'éveiller les soupçons de l'inquisiteur.

— Oh! s'écria Dolores avec un geste d'horreur, comment pouvez-vous servir cet homme?

— Il le faut, répondit José d'un accent profond et convaincu.

— Oui, je comprends, reprit la jeune fille après quelques moments de réflexion; il faut en effet qu'une bien puissante fatalité vous enchaîne à la destinée de Pierre Arbues; vous, si bon, si noble, si généreux, auriez-vous consenti sans cela à devenir, même en apparence, le complice de ce monstre!

— Vous croyez cela, n'est-ce pas, Dolores? fit le favori avec un sourire amer.

— Oh! oui, sans doute, il faut bien que cela soit ainsi; il faut que vous ayez ces motifs bien grands, et qu'un affreux malheur ait présidé à votre vie. Aussi, quand je me prends à songer à vous, don José, à vous qui portez avec tant de courage cette lourde croix qui vous a été faite, je me trouve bien petite et bien misérable; car, voyez-vous, il faut bien vous l'avouer, je succombe parfois aux maux qui m'accablent, et il me semble que ma raison m'aban-

donne. La captivité me tue, ou cela est peut-être une juste punition de mon orgueil, qui m'avait fait me croire capable de résister à tout.

— Pauvre enfant ! dit José en jetant autour de lui un triste regard.

— Oui, c'est cela, don José, c'est ce lieu qui me tue ; n'avoir que juste assez d'air pour ne pas mourir ! ne pouvoir faire trois pas sans se heurter contre une infranchissable barrière ; et puis, autour de moi, voir tourner éternellement ce mur blanc et uni... Avoir le vertige comme si on vous faisait voltiger en l'air sur une balançoire enchantée... Fermer les yeux pour ne plus voir, et tourner, tourner encore par la pensée ; sentir le plancher se dérober sous vos pas comme dans un rêve, et, lancée dans le vide, n'avoir pas un angle où s'accrocher... Vouloir dormir, et entendre sans cesse à ses oreilles un affreux bourdonnement qui vous tient éveillée ; appeler la nuit comme les autres appellent la lumière, et redouter enfin de voir se lever le soleil, dont la clarté renouvelle chaque matin cet interminable supplice... Oh ! c'est à en devenir folle, don José... Et voyez, voyez, poursuivit-elle avec une volubilité effrayante, ils ont peur que je ne souffre pas encore assez, que je puisse un instant reposer ma tête brûlante et brisée ; dès que le jour a paru, on enlève mon lit, qu'on ne me rend plus que le soir.

L'expression animée du visage de Dolores, son extrême agitation, épouvantèrent le jeune moine. Il fallait en effet que le séjour de cette cellule eût quelque chose de bien affreux, pour amener à un tel degré d'exaltation cette jeune fille, ordinairement si douce et si résignée. José se repentit vivement d'avoir conseillé à l'inquisiteur de l'enfermer dans ce triste réduit, bien qu'il n'eût eu, en faisant cela, d'autre intention que de rendre plus facile l'évasion de Dolores par la position des tourelles, qui étaient, plus que les grands corps de bâtiments, à la proximité de la rue, et avaient en outre des sorties particulières et moins pratiquées. Ne pouvant remédier à cela, il essaya de consoler la pauvre captive par des paroles d'encouragement et d'espoir.

— Je reviendrai vous voir aussi souvent que je le pourrai, lui dit-il ; tout cela aura un terme. En attendant, appelez à vous toutes les forces de votre raison, et attendez avec courage ; Dieu ne vous abandonnera pas.

— Hélas ! ce n'est pas le courage qui me manque, dit-elle ; je me raidis chaque jour de toute la force de ma volonté contre l'influence malfaisante de cette abominable cellule, qui agit si vivement et si fatalement sur les facultés de mon intelligence. Quelquefois, le soir, après avoir lutté toute la journée contre des hallucinations sans nombre, un peu calmée par la nuit qui repose ma vue, je me prends à réfléchir sérieusement à ma position, et je me dis qu'après tout, la fin probable de ceci sera la torture et une condamnation à mort.

— Non, dit José, ne croyez pas cela.

— Oh ! je me suis d'avance accoutumée à cette idée, répliqua-t-elle vivement ; et je suis bien déterminée à tout endurer avec courage plutôt que de me montrer lâche, et de renier, par crainte de la mort, la pure foi de l'Évangile qui est la mienne ; plutôt que de renoncer à mourir la fiancée de mon noble Estevan. Mais avant, voyez-vous, et ceci je le ferai pour le bien de ma patrie, de cette malheureuse Espagne dont on a tellement appauvri les veines, qu'elle n'a même plus la force de protester contre ses oppresseurs ; eh bien ! moi, pauvre femme, je protesterai ; lorsque je paraîtrai devant cet inique inquisiteur de Séville qui s'engraisse du déshonneur des femmes et de la ruine des familles, je lui jeterai tout haut son infamie à la face, et nous verrons

après si le sang d'une victime courageuse sera infécond pour la liberté de l'Espagne.

— Sainte et courageuse femme ! fit José, ils ne vous laisseront pas même cette dernière ressource. Votre cause ne sera jamais appelée, et vous mourrez dans les cachots de l'inquisition, comme Françoise de Lerme qui y entra la nuit où vous avez vu votre père !

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria la jeune fille avec un cri d'horreur, est-il bien possible que je sois ainsi ensevelie vivante ? Que me dites-vous là, José ? mais c'est impossible ; vous voyez bien que toute justice s'y oppose. Qu'on me condamne, c'est bien : innocente ou non, il y aura toujours eu, aux yeux du monde, un acte juridique pour l'acquit de la conscience de mes juges. Mais que, par l'acte arbitraire le plus odieux, on attente éternellement à ma liberté ; qu'on me fasse mourir lentement de désespoir... oh ! cela ne sera pas, don José, cela n'est pas possible, et vous calomniez l'inquisition.

— Françoise de Lerme était la favorite de Pierre Arbues, répondit froidement le jeune moine, et, comme Françoise a voulu se convertir, Pierre Arbues l'a fait enfermer dans le saint office.

— L'abbesse des carmélites !... De quoi l'accuse-t-on ?

— Ce ne sont pas les chefs d'accusation qui manquent aux ingénieuses inventions du saint office ; mais comme un procès pourrait compromettre l'inquisiteur, on ne fera point de procès ; Françoise mourra sans être jugée. Croyez-moi, Dolores, je ne calomnie pas.

— Oh ! c'est horrible, don José ! et comment notre roi Charles-Quint, qu'on dit si grand, peut-il souffrir de pareils abus ?

— L'inquisition est plus forte que le roi, répondit le dominicain ; la force concentrée en un seul se brise contre la force de plusieurs, réunie en faisceau. Cependant notre roi est juste, et s'il pouvait connaître tous les abus qui se commettent, nul doute qu'il ne cherchât à les réprimer. Ces abus, il les ignore ; et puis, ne savez-vous pas que les inquisiteurs, qui ont le droit d'accuser et de juger les princes et les rois, ne sont eux-mêmes justiciables que du souverain pontife ?

— Bien, dit la fille du gouverneur avec un abattement impossible à peindre, je vois que je n'ai plus qu'à me résigner !

— Je n'ai pas dit cela, répliqua vivement José ; dussé-je le payer de ma vie, je vous rendrai à la liberté, Dolores ; mais le moment n'est pas venu encore. Estevan et Jean d'Avila sont à Madrid.

— Je le sais, don José ; je sais tout ce qu'ils ont fait pour moi.

— Peut-être obtiendront-ils du roi la grâce de votre père ?

— Sa grâce, dites-vous ? mais quelle grâce peut accorder le roi à un homme condamné par l'inquisition ? Ne m'avez-vous pas dit qu'il ne peut rien ?

— L'inquisition, afin de plaire au roi, se relâche parfois de sa sévérité habituelle, répondit José. C'est bien le moins qu'on laisse au souverain de l'Espagne, au grand empereur Charles-Quint, le droit de supplication ¹.

¹ Le droit de supplication. C'était en effet tout ce que l'inquisition avait laissé aux monarques et au pape lui-même. Les papes et les rois avaient bien le droit de casser les arrêts de l'inquisition, mais l'inquisition avait l'adresse de recommencer ses persécutions, d'intenter de nouveaux procès, et finissait toujours par se saisir des victimes que la justice du pape ou celle du roi lui avait enlevées pendant quelque temps. Témoins les évêques de Ségovie et de Calahorra, dont j'ai parlé note 1, page 99. Encore les supplications des rois étaient-elles le plus souvent impuissantes. Les inquisiteurs leur résistaient ouvertement sous le prétexte de servir les intérêts de la religion et de détruire l'hérésie. (Histoire de l'inquisition et Histoire d'Espagne, par Muriana, page 717.)

— O mon Dieu ! dit la fille du gouverneur. Lorsque j'étais encore une enfant, et que je jouais sur les genoux de mon père, si j'entendais prononcer le nom du roi, ce nom me semblait rayonner comme une auréole, et je me figurais un être beau, puissant et magnanime, qui, d'un mot, pouvait changer les chaumières en palais, les larmes du peuple en cris de joie, et qui semait partout sur son passage la prospérité, le bonheur et l'espoir. Roi ! empereur ! ces deux mots magiques ne sont donc qu'un fallacieux symbole dont on revêt un homme mortel et périssable comme nous, aussi faible que nous et plus malheureux cent fois ; car, outre l'assujettissement de ses passions, il est soumis à toutes les choses et à tous les hommes qui, par une influence quelconque, peuvent atténuer sa puissance ou porter atteinte à son autorité. Est-ce là régner, mon Dieu ! et à quoi sert qu'on vous dise : « Sire, » et qu'on ploie les genoux devant vous, s'il ne vous reste pas même le droit de faire justice ?

— Justice ! mot vide et sonore, murmura José ; ce mot-là n'est qu'un masque, Dolores, comme beaucoup d'autres mots d'un usage fréquent et habituel. Pour moi, que m'importe ? Que me font ces mille riens si graves dont s'alimente la vie religieuse et politique des hommes, et qui se reflètent jusque dans le foyer domestique ? Que me font les luttes d'un dogme contre un autre dogme ? les susceptibilités d'une secte, l'orgueil insensé d'une autre, la cruauté de ceux à qui reste la victoire ? Ma route est tracée ici-bas, et, pour arriver au but, je n'ai que faire de me mêler à toutes ces fanges sanglantes soulevées par les pieds de ceux qui combattent ; je n'ai qu'à passer au milieu d'eux sans me retourner, sûr de ne jamais être atteint ; car, ajouta-t-il en désignant sa robe de moine, je porte là une cuirasse sur laquelle s'émeussent tous les glaives.

En l'écoutant parler ainsi, Dolores regardait fixement le jeune dominicain au visage. Elle cherchait à comprendre ce bizarre mélange d'amertume et de sensibilité, de scepticisme et de confiance, qui faisaient de lui un être tout à part. José montrait à la fois dans ses discours l'énergie de l'homme le plus fort, et la sensibilité de la femme la plus tendre. Son âme, comme son corps, offrait un séduisant mélange des qualités les plus opposées. En voyant et en écoutant José, on oubliait qu'il était moine, qu'il était officier de l'inquisition ; on ne considérait en lui qu'un être jeune, séduisant, irrésistible, soit que son pâle et beau visage portât l'empreinte d'une douleur profonde, soit que son œil brillant et pur, éclairé d'une douce lumière, exprimât avec énergie la tendresse passionnée de cette âme mystérieuse, changeante comme les flots de la mer. Il avait un don que bien peu de gens possèdent, la fascination.

Peut-être aussi celui-là seul qui a lutté en sens contraire contre tous les orages acquiert-il cette mobilité de physionomie, cet abandon de manières, cette facilité de langage, mais surtout cette tristesse passionnée qui attirent irrésistiblement toutes les sympathies, tant le cœur de l'homme a de pente naturelle vers ce qui est étrange. Peut-être aussi ce pouvoir attractif de certains êtres est-il un mystère physiologique qui échappe à l'analyse... On le définit, il est vrai, par ce mot : « magnétisme. » Nous admettons le magnétisme, qu'on nous l'explique. Quel est celui qui le comprend ?

Pour nous, il nous semble que, pour en trouver la cause rationnelle, il faudrait remonter jusqu'à Dieu.

A l'époque où se passait notre histoire, le mot magnétisme n'existait pas. On trouvait plus court d'appeler *magie* tout ce qui ne tombait pas sous la réception immédiate des sens extérieurs. Les esprits de ce temps-là étaient

beaucoup plus spiritualistes que ceux de notre époque ; ils ne faisaient pas honneur à la matière des prodiges que l'intelligence supérieure qui régit le monde prodigue autour de nous. Ils avaient poussé les choses un peu loin, il est vrai ; car, non-seulement ils croyaient à un esprit bienfaisant et éternel, mais ils reconnaissaient encore l'influence de l'esprit des ténèbres sur l'homme ; et lorsqu'un être doué d'une raison supérieure ou d'un grand génie venait à surgir au milieu de ces hommes ignorants et bornés, ne pouvant le comprendre, on l'appelait *sorcier*, car on le croyait inspiré et servi par le démon. Quelquefois, cette superstition populaire seconda à merveille l'ambition et la politique des inquisiteurs, qui redoutaient tous ceux dont la science ou la philanthropie pouvait éclairer l'esprit public. C'est ainsi que saint Jean de Dieu,



Sainte et courageuse femme :

illustre fondateur de l'ordre des Hospitaliers, que nous avons déjà vu figurer dans ce livre, fut, quelques années plus tard, accusé de nécromancie par le tribunal de l'inquisition, et obligé de recourir au pape pour obtenir sa relaxation¹.

¹ On lit dans l'*Histoire de l'Inquisition*, chapitre VI, 4^e partie : « Saint Jean-de-Dieu, fondateur d'un ordre hospitalier (voyez note 1, page 56) consacré au soin et à l'assistance des pauvres malades, fut (en même temps que le savant archevêque de Tolède, Barthélemy Carranza, contre lequel l'inquisiteur Valdès montra son acharnement, poussé plutôt par jalousie que par zèle pour la religion) arrêté comme suspect d'hérésie et de nécromancie, et sa pieuse philanthropie l'eût peut-être fait longtemps languir dans les cachots de l'inquisition, si le pape ne s'y eût vivement opposé. »

Mais dans tous les temps les esprits droits s'affranchissent de ces superstitions puériles.

La sympathie qui attirait Dolores vers José, et à laquelle elle ne cherchait point de cause surnaturelle, avait quelque chose de doux et de consolant, exempt de toute espèce de contrainte, qui ressemblait à l'amitié d'une femme pour une autre. José perdait auprès d'elle la raideur, la gravité du religieux; Dolores la réserve un peu gênante qu'inspire à une jeune fille un homme revêtu d'une robe de prêtre. Il en résultait pour tous deux un charme inexprimable.

— Mon bon José, lui dit la fille du gouverneur en le voyant devenir triste et pensif, vous me faites mal en parlant de vous; ce sujet-là vous est pénible. et vous n'y revenez jamais sans qu'il vous laisse une tristesse navrante.

— Vous vous trompez, chère Dolores, ce n'est pas de la tristesse; pourquoi m'affligerais-je maintenant? Je vous l'ai dit, ma vie est tracée d'avance, j'obéis à une implacable fatalité; de quoi donc voulez-vous que je m'inquiète?

— José, vous me faites peur; ces sentiments-là ne sont pas chrétiens.

— Ne parlons pas de moi, répondit le jeune dominicain, songeons à vous, Dolores, à vous seule; là est la volonté de Dieu, je suis l'instrument dont il se servira pour vous délivrer; je suis une victime d'expiation. Lorsque ma mission sera remplie, je pourrai retourner à Dieu les mains pleines des bénédictions de mes frères, et alors, si j'ai péché, ne serai-je pas en droit de lui crier: Grâce! grâce! car moi aussi j'ai été martyr, et le martyr est un baptême qui lave toutes les souillures?

En parlant ainsi, José s'était animé, et une sombre exaltation enflammait son beau visage: c'était, moins le costume, la belle tête de Judith.

Dolores, assise par terre, les deux mains jointes sur ses genoux, l'écoutait en silence; et, pendant que ses grands yeux humides suivaient d'un regard attentif les mouvements de la physionomie de José, des larmes silencieuses glissaient le long de ses joues.

Elle prit la main du jeune moine, cette main blanche, fine, élégante, d'une distinction exquise, et la pressa avec affection entre les siennes.

— José! lui dit-elle, mon bon José, qu'avez-vous?

— Rien, répondit-il, rappelé à lui par ces mots; je songe à ma mission sur la terre: délivrer ceux qui souffrent. Voilà tout.

— Estevan reviendra-t-il bientôt? demanda la jeune fille cherchant à faire diversion aux tristes préoccupations du jeune moine en lui parlant d'elle-même.

— Avant huit jours peut-être, répondit José; je saurai son arrivée tout de suite, et j'aurai certainement de bonnes nouvelles à vous apprendre. J'espère beaucoup de l'influence de Jean d'Avila auprès du roi.

C'est peut-être ici le lieu d'expliquer comment José avait appris le voyage d'Estevan et de l'apôtre. On se souvient que, dans leur dernière entrevue à la petite maison mauresque, José avait recommandé à Coco de surveiller les démarches d'Estevan et de lui en rendre compte. C'est par le tavernier de la Buena Ventura que José avait été instruit; c'était Coco aussi qui avait été chargé par Jean d'Avila d'apprendre leur départ à Dolores pour la rassurer. Malheureusement, dans son désir de sauver son père, elle n'avait pas eu la patience d'attendre, et son imprudence l'avait livrée au saint office.

— Il faut nous quitter, dit enfin José voyant la prisonnière un peu rassurée; soyons prudents, afin de rester forts.

— Oh! pas encore, s'écria-t-elle en s'attachant aux vêtements du jeune dominicain, pas encore, don José; vous voyez bien que je vais retomber dans mes horribles frayeurs, que je vais redevenir insensée...

Ce mot « il faut nous quitter » l'avait subitement ramenée au sentiment amer de sa solitude. Ses nerfs, un moment calmés par les consolations de l'amitié, subirent une réaction douloureuse. Son imagination se repeupla de spectres et de fantômes, tristes effets d'une captivité si cruellement combinée, qu'elle faisait souffrir tous les sens à la fois, en agissant surtout d'une manière terrible sur le siège de toutes les sensations, le cerveau.

— José, José, ne me quittez pas! lui disait la jeune fille d'une voix étouffée; vous voyez bien que je vais mourir ici. Oh! emmenez-moi, emmenez-moi avec vous; mettez-moi dans un cachot si vous voulez; mais pas ici, pas ici!...

Et elle se traînait, éperdue, aux genoux de José. Cette forte organisation morale, cette jeune fille si pure, si pieuse et si dévouée, succombait aux effets terribles du régime cellulaire.

José la releva doucement, versa sur son front brûlant quelques gouttes d'eau restées dans un petit vase qui lui servait à boire, et, de sa main fraîche et caressante, il parcourut doucement, à plusieurs reprises, ce front d'une tempe à l'autre: sans doute, par un effet de magnétisme, ce contact réitéré sembla calmer la pauvre captive.

— Allez-vous-en, je serai calme, dit-elle en fermant les yeux; car elle avait peur de regarder autour d'elle.

A ce moment, on frappa à la porte de la cellule.

— Entrez, dit le jeune moine en reprenant auprès de la prisonnière agenouillée l'attitude d'un confesseur vis-à-vis de sa pénitente.

C'était le geôlier qui rapportait le lit de sangle où couchait Dolores.

— La prisonnière est soumise, dit le dominicain; vous lui laisserez son lit le jour.

— Votre Révérence sera obéie, répondit le geôlier.

— Adieu, ma sœur, poursuivit José; et, s'inclinant vers la jeune fille, il ajouta tout bas: « Je reviendrai bientôt. »

Il sortit.

Dolores resta agenouillée dans l'obscurité, la tête penchée sur sa poitrine...

Et maintenant, que le lecteur nous suive à Madrid au palais de Charles-Quint...